

TS

5233

509



ქართული
ლიბრელო

737.1



R A P P O R T

SUR L'OUVRAGE INTITULÉ

НУМИЗМАТИЧЕСКІЕ ФАКТЫ

ГРУЗИНСКАГО ЦАРСТВА;

ET

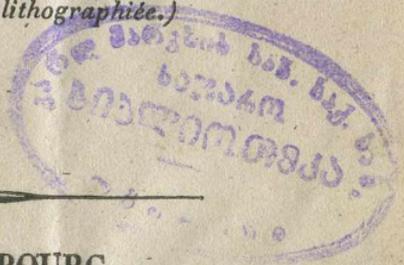
REVUE DE NUMISMATIQUE GÉORGIENNE

PAR

M. Brosset,

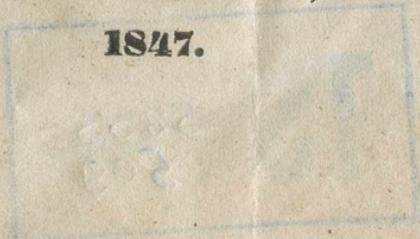
MEMBRE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES.

(Avec une Planche lithographiée.)



ST.-PÉTERSBOURG,

1847.



15.031
309
[1692]

88 73 1h.3. 2112 [3. A.]

DE LA NUMISMATIQUE GÉORGIENNE.

La commission chargée d'examiner l'ouvrage du Prince Barataïef est unanime pour louer le zèle avec lequel l'auteur s'est voué à la science numismatique, et les ingénieux procédés par lesquels il réussit à obtenir des fac-similé parfaits des monnaies; procédés fort simples, d'une exécution facile, rapide, peu dispendieuse, et qui peuvent être fort utiles aux progrès des sciences historiques, en multipliant, sans nuire aux originaux, les copies de monuments rares. Elle aime à rendre la plus complète justice à la générosité avec laquelle le prince a fait jouir le public d'une collection, unique en son genre, de monnaies géorgiennes ou frappées en Géorgie, collection qui est, elle se plaît à le reconnaître, du plus haut intérêt tant pour l'histoire de ce royaume, que pour celle des puissants empires, ses voisins; elle admire le courage d'un homme qui, après de longues années passées dans de hauts emplois, n'a pas craint, par amour de la science, de se lancer dans une carrière nouvelle, de se livrer au travail fastidieux de la description d'une partie de ses trésors numismatiques; la

magnificence vraiment princière qui l'a porté à faire un monument typographique d'un livre destiné à l'étude.

L'ouvrage du Prince Barataïef se compose: 1^o de 13 planches, exécutées au trait, où sont représentées 142 monnaies, purement géorgiennes ou bilingues, auxquelles il faut en ajouter 10 répandues dans le texte: en tout 152 pièces, dont un quart absolument inédites; 2^o d'un texte descriptif de ces monnaies; 3^o de quatre Сборникъ ou recueils, renfermant des additions, les Думы, fantaisies numismatiques ou *loisirs* de l'auteur.

Les planches, la partie fondamentale et essentielle de cette belle publication, sont, on peut le dire en toute assurance, d'une fidélité et d'une exécution remarquables.

La classification des monnaies en sept sections est également fort bien entendue et décèle un numismate exercé. On pourrait pourtant ici soumettre à l'auteur une observation: il a créé une section particulière pour les monnaies géorgiennes au type byzantin; or, si le Prince Barataïef, dans son livre, considérait les monnaies sous le point de vue de leur fabrication, son idée serait heureuse; mais comme l'ouvrage entier a pour base l'ordre chronologique des faits, c'est sortir de ce point de vue, que d'en envisager quelques-unes uniquement par rapport à leurs caractères extérieurs; et ce d'autant plus que 1^o sur les sept monnaies formant cette 2-e section, deux seulement sont au type byzantin; 2^o la section suivante renferme des monnaies au type géorgien, des

mêmes personnages, en sorte que ce double emploi ne sert qu'à dérouter le lecteur et à lui rendre plus compliquées les recherches, déjà si compliquées par elles-mêmes, de la numismatique.

Dans le texte explicatif nous considérons quatre choses: les descriptions, les déterminations, les commentaires et le style.

Et d'abord le titre, ou plutôt parmi les titres nombreux de l'ouvrage, quatre sur six ne donnent pas une idée exacte du contenu. Si, par les mots *Нумизматические факты Грузинскаго царства*, l'auteur veut dire que son livre est destiné à mettre en évidence les faits historiques résultant de l'inspection des monnaies géorgiennes, l'ouvrage ne répond point à un tel but, il a été écrit dans un tout autre sens; car il se borne à faire connaître les monnaies, et si l'auteur part de-là pour donner des explications, ce ne sont point des applications des faits numismatiques eux-mêmes à l'histoire, à la chronologie, ce sont des digressions ne se rapportant point, pour la plupart, aux monnaies. Si au contraire, comme il est évident, il entend par les mots *Нумизматические факты* les monnaies mêmes, on ne peut dire qu'elles soient des faits, ni encore moins que ces faits aient été *frappés чекапены*, comme le Prince Baratiaïef a eu plusieurs fois occasion de le répéter.

Les monnaies ne sont pas non plus des *documents numismatiques*; car un document est la pièce écrite servant de preuve à l'appui d'une possession, d'une

prétention, d'un énoncé quelconque, et ne peut, comme tel, être *frappé*.

Pour le titre géorgien, il a fallu inventer le mot *ფასტრები*; mais comme il répugnait à la parfaite connaissance de sa langue que possède le traducteur, celui-ci l'a expliqué sur-le-champ par *ძველნი ფულნი* „anciennes monnaies,“ encore la paraphrase n'est-elle pas entièrement exacte, puisque parmi ces *anciennes monnaies* il y en a 24 de *nouvelles*.

On ne sait pas pourquoi le Prince Barataïef ne s'en est pas tenu à sa première idée, très convenablement exprimée sur un titre lithographié, *Монеты царства Грузинскаго, собранныя и описанныя Кн. М. П. Баратаевымъ*, phrase très exactement rendue en géorgien, tandis que le français, «*Monnaies du royaume de Géorgie, de la collection du Pr. Michel de Barataïeff,*» ne nous fait pas connaître que le prince est l'auteur de la description que l'on va lire. Ces détails, minucieux en apparence, semblent trahir un certain défaut de justesse dans le coup-d'oeil, que la commission n'a pu s'empêcher de remarquer.

Quant aux descriptions, nous pensons que dans un ouvrage de numismatique, accompagné, comme celui-ci, de planches gravées, elles sont complètement inutiles; car, en pareil cas, il suffit d'attirer l'attention du lecteur sur les circonstances principales, d'où peuvent dériver des conséquences historiques ou philologiques. Toute cette partie de l'ouvrage aurait donc pu, sans inconvénient, être retranchée presque en entier.

Le Prince Barataïef a-t-il du moins été heureux dans ses déterminations? nous ne le croyons pas, en général, chaque fois qu'il a touché des pièces inédites. Parmi les monnaies sassanido-géorgiennes, il est vrai qu'il propose des rectifications assez logiques, relatives à celles de Stéphanos, déjà publiées, mais dont la détermination n'était pas rigoureuse; il est vrai qu'il lit heureusement le nom de Djouancher, sur une monnaie inédite; mais quant à celles qu'il nomme monnaies à lettres *G N*, à-peine s'il veut y reconnaître le nom de Gourgaslan, que toutes les données historiques et numismatiques y font découvrir. Par-là il se met en contradiction ouverte, persévérante, avec l'opinion de juges, sinon infaillibles, mais que par leurs études on peut regarder comme compétents. En outre, il se trouve sur le revers de ces monnaies sassanido-géorgiennes une légende en caractères péhlevis, que le Prince Barataïef, dans une très longue exposition, persiste à prendre pour des caractères arabes, suivie d'une date en chiffres, qui serait l'an 17 de l'hégyre, pour trois souverains séparés par un intervalle de 120, 140 et 217 ans: le Prince Barataïef ne paraît pas s'être aperçu de cette contradiction.

Si nous passons à la seconde Section, la monnaie inédite de David-Bagratt n'est pas lue sûrement, et la détermination n'en est appuyée sur aucun fait historique, sortant de la classe des conjectures les plus hypothétiques; celles, inédites, de Giorgi I et de Giorgi II sont déterminées de la même manière; celle de Giorgi III,

au contraire, fournit à l'auteur la matière de déductions fort sensées; quant à celles de David II, la lecture n'en est pas soutenable, grammaticalement ni logiquement.

Dans la 3-e Section, il se présentait des difficultés d'un autre ordre. Les monnaies, très nombreuses, qu'elle contient, sont presque toutes connues, mais les légendes, faute d'une quantité suffisante d'exemplaires, n'avaient point été déchiffrées. Ici l'auteur a eu une excellente inspiration: il a réussi à découvrir le chiffre de la reine Thamar, que personne n'avait vu avant lui. Ce trait fait honneur à sa sagacité. Une autre découverte du même genre, qu'il croit avoir faite, n'emporte pas démonstration, parce que les lettres initiales des noms de Thamar et de David, son époux, ou du moins ce qu'il prend pour ces lettres, reparaissent sur des monnaies du roi Dimitri II, où on ne peut les expliquer d'une manière plausible.

Quant aux légendes, le Prince Barataïef a fait de courageux efforts pour les expliquer, mais nous avons le regret de dire que ses efforts ne nous semblent pas avoir été heureux.

La commission ne croit pas nécessaire, eu égard à ses conclusions, de placer ici tous les détails, tous les raisonnements sur lesquels son opinion est basée; deux de ses membres, d'ailleurs, se proposent de traiter à fond la matière, chacun en ce qui le concerne, et de publier dans le Bulletin ou ailleurs les résultats de leurs recherches, dont une partie a déjà été soumise à la Classe d'histoire et de philologie, dans ses séances particulières.

Restent les commentaires de l'auteur, qui, sous le nom de *Думы*, ne renferment, quoique d'une prolixité démesurée, rien de nouveau, rien qui n'ait été déjà publié en Russie, soit en russe, soit en d'autres langues. Ces *Думы* n'ont pas, outre leur défaut d'originalité dans les recherches, le degré d'exactitude que l'Académie a le droit de demander aux auteurs désirant son approbation; toutefois nous nous faisons un devoir de reconnaître que l'auteur y fait preuve d'un zèle assurément très digne d'éloges, et qu'il a été particulièrement bien inspiré dans la *Дума* intitulée *Разность лѣтосчислений*.

A l'égard du style, la partie descriptive de l'ouvrage est rédigée en trois langues: en russe, avec imitation française, et en géorgien; les additions sont exclusivement en russe. Le géorgien est ce qu'il devait être, sous la plume d'un Géorgien instruit et consciencieux, M. D. Tchoubinof. Du français, qui n'a été traité qu'accessoirement, nous n'avons rien à dire. La partie russe même n'a pas entièrement satisfait la commission, qui aurait désiré y trouver, plus de simplicité et de clarté, moins d'enflure et de détours; plus de pureté et de concision, moins d'incorrection et de longueurs; mais par-dessus tout, plus de gravité et moins de plaisanteries.

En achevant son travail, que l'intérêt du sujet et la haute considération due au noble caractère de l'auteur ont pu seuls lui rendre léger, la commission proteste de toutes ses forces contre le reproche de défaut de co-

opération adressé par le Prince Barataïef, p. XIV de la Préface, à certaines personnes qu'il ne nomme point. S'il était vrai que, par une économie exagérée de leur temps, par négligence ou par d'autres motifs moins relevés, des hommes lettrés eussent refusé à l'auteur des *Нумизматическіе факты* leur assistance, la commission n'hésiterait pas à blâmer les coupables, fussent-ils même dans son sein; en ce qui concerne ses membres, elle est heureusement assurée du contraire.

Pour nous résumer, nous dirons :

Grâce au zèle infatigable et à la munificence du Prince Barataïef, la plus belle collection connue de monnaies géorgiennes est maintenant accessible au public studieux.

Cette collection renferme tant de choses nouvelles, de matériaux intéressants pour l'histoire, que nous, chargés d'examiner l'ouvrage où elle est décrite, nous avons l'honneur de vous proposer, à l'unanimité, d'accorder au livre et à l'auteur, comme marque de notre vive sympathie pour des efforts vraiment dignes d'être encouragés, *une mention très honorable*. Nous exprimons aussi le voeu que les trois Sections, non encore publiées, des monnaies frappées en Géorgie par les khalifes, par les princes mongols et par les chahs de Perse, par les sultans et autres dynastes persans, et par le gouvernement russe, soient communiquées bientôt aux amateurs de la science numismatique.

13 Mars 1846.

N. Oustrialov.

B. Dorn.

Brosset.

Revue de numismatique géorgienne, par
M. BROSSET¹⁾, destinée à servir de pièce
justificative au rapport précédent.

(Ci-joint une planche lithographiée.)

1^{ère} Partie.

Auxiliaire indispensable des études historiques, la numismatique est comme une mine inépuisable et sans fond. Séduisante par l'apparente facilité de ses premiers travaux, elle semble devoir livrer ses secrets au premier qui aura du goût, de l'argent, de la patience, et un certain bonheur qui ne manque jamais à ces trois conditions; et pourtant elle ne sera traitée avec succès et ne méritera elle-même le nom de science qu'au prix d'une connaissance profonde des idiomes, des faits et des choses, en un mot de tout ce qui constitue l'histoire. En effet, cultiver la numismatique, c'est

1) Il n'est pas besoin de dire que ce travail est un de ceux annoncés plus haut, et fut destiné primitivement au *Bulletin*; c'est sur l'invitation de l'Académie que l'auteur s'est décidé à le joindre au précédent Rapport, comme pièce justificative. On pourra en trouver des exemplaires à part chez les libraires de l'Académie.

faire profession, pour la plupart du temps, de deviner des énigmes; qui sait beaucoup, devinera juste et presque à coup sûr; avec une instruction superficielle, on aura quelque fois la chance heureuse, sans savoir pourquoi, et le reste du temps on remplacera le mot par l'à-peu-près; la conjecture, qui n'est une ressource permise qu'en désespoir de cause, deviendra alors le moyen habituel. Or si, d'une part, aucune branche des études historiques n'exige plus souvent l'emploi de ce moyen, dans nulle autre, aussi, l'on n'y doit recourir plus sobrement et éviter l'abus; car, dès qu'il se présente une difficulté sérieuse, le numismate prudent, qui se contente de l'exposer, sans forcer la réalité du fait, pour la résoudre, peut être assuré que tôt ou tard, du sein de la terre, se produira un autre fait éclairant les obscurités du premier.

Par elle-même, comme par ses déductions, quand elles sont basées sur la critique, la numismatique est souvent appelée à constater soudainement, avec toute l'autorité de l'évidence, des faits historiques, à-peine indiqués dans les textes; comme le droit de battre monnaie a toujours été l'un des plus précieux attributs de la puissance souveraine, les usurpateurs, certains princes même légitimes, qui n'ont fait que passer dans l'histoire, se sont hâtés d'en profiter; et telle de ces révolutions que l'on ose à-peine croire, parce que les écrivains ne les ont que mentionnées rapidement, n'a laissé d'autre trace qu'un petit nombre de monnaies qui, par leur titre de



rarissimes, font la joie de leurs possesseurs. C'est ainsi que certaines pièces, dans la série des empereurs romains²⁾, et sur une plus grande échelle, les monnaies Indo-Scythes découvertes depuis un petit nombre d'années, appuient la vérité d'assertions tenues d'abord pour douteuses, ou combrent de vastes lacunes laissées par les historiens.

Si nous appliquons ces aperçus à la Géorgie, nous trouverons que, dans les recherches sur cette contrée, la numismatique doit être regardée comme portion nécessaire et intégrante des preuves historiques, parce que les Annales de ce peuple, qui n'a guère vécu que pour lui, sont si individuelles, si peu riches en preuves intrinsèques comme en bons synchronismes, qu'on ne peut, pour en constater la véracité et l'exactitude, négliger aucun moyen extrinsèque, aucun indice matériel ou autre: pour en fixer la base sur de solides fondements, il faut donc tout voir, tout discuter. Comme il est de mode, parmi certains savants de nos jours, de nier à-peu-près tout ce qui est écrit sur les antiquités de la Géorgie, de lui contester jusqu'à son nom, jusqu'à l'existence de ses monarques les plus fameux, il devient nécessaire de démontrer par des témoignages palpables qu'il y a de l'exact, du réel, du vrai, dans les traditions romanesques, légendaires en apparence, conservées par

²⁾ Telles sont les monnaies de Didius Severus Julianus, qui ne porta la couronne que 66 jours; *Journ. des Savants*, septembre 1843, p. 543.

ses chroniqueurs: c'est ce que je veux essayer de faire, en me tenant au plus près des règles que je viens de me tracer.

Il y a maintenant dix ans qu'à propos d'une collection appartenant à M. le duc de Blacas, j'ai livré dans le *Journal Asiatique*, pour juillet 1836, une Revue du genre de celle-ci. Depuis lors je n'ai cessé de réunir des matériaux pour un nouveau travail: ces matériaux, je les ai trouvés au Musée asiatique de l'Académie et dans celui de l'Institut oriental du ministère des affaires étrangères; j'en dois d'autres à l'obligeance de divers amateurs, enfin un livre nouvellement publié à St.-Petersbourg³⁾ me fournit tant de choses nouvelles et inédites, qu'il m'a paru convenable de revenir sur le passé, pour constater le progrès et tirer parti des récentes acquisitions. Je procéderai par dynasties et par époques. Ainsi, je traiterai 1^o des monnaies des rois Khosroïdes de la Géorgie; 2^o de celles des Bagratides, que je diviserai en deux époques, l'une, s'étendant jusque et y compris l'invasion des Mongols, l'autre, depuis le roi Bakar II, jusqu'à la soumission du pays à la Russie; 3^o de celles frappées depuis le commencement du XIX^e siècle.

I. Monnaies des rois Khosroïdes géorgiens.

Les monnaies connues de la dynastie des Khosroïdes géorgiens semblent appartenir à trois personnages différents et portent:

³⁾ L'Ouvrage du Prince Barataïef, objet du précédent Rapport.



1° le monogramme ou les lettres Ռ Բ ԳՆ; 2° le nom ԱՐԿՓՇԻՔՈՆ ՏԵՓԻԱՆՈՍ, entier ou abrégé; 3° les lettres ՔՕ DJO.

Quoiqu'il n'existe nulle part aucun échantillon des monnaies géorgiennes frappées sous les monarques Pharnawazides, Nébrothides et Arsacides, deux passages des Annales, qui n'ont encore été cités par personne, prouvent qu'avant la première et sous la troisième dynastie, la Géorgie avait ses monnaies propres. Le premier de ces passages, se lit dans la vie même de Pharnawaz, p. 13 de mon manuscrit. Un jour ce prince, non encore roi, s'étant attardé à la chasse, sur la trace d'un cerf, découvrit une caverne remplie d'or et d'argent, et d'une immense quantité de vases fabriqués de ces deux métaux. En informant de cette découverte Koudj, éristhaw de Mingrélie, il se servit de cette expression remarquable: «J'ai maintenant beaucoup de *bétail*.» Koudj comprit si bien de quoi il s'agissait qu'il répondit: «N'épargne pas ton *bétail*, je m'en servirai pour augmenter tes troupes...» Le mot dont j'ai souligné la traduction, *հշտեցեցո*⁴⁾, a en effet le double sens de *richesse*, argent monnayé, et de *brebis propre à être fécondée*, ce qui résulte des explications combinées données par Soulkhan, dans son Bouquet de mots, à

⁴⁾ L'arménien *խոստակ* a le sens de *bétail* dans cette phrase: *ոչ հացի և ոչ խոստակ ետուն յնալ*, „ils ne laissèrent subsister ni pain ni bétail;“ Thomas de Medzop, *Vie de Timour*, manusc. de la Bibl. Roy. de Paris.

ხვასტანგი, ძვესვე, საქანელი. Le mot ხვასტანგი, suivant ce que m'a dit un Géorgien, est, à la vérité, encore employé dans le sens «d'argent monnayé,» par les montagnards au N. du Karthli et du Caktheth; et l'Annaliste le remplace un peu plus bas, par განძი, trésor, dont le sens ne peut être douteux, mais l'abréviateur arménien des annales l'a traduit par խաչ, qui ne signifie que «mouton:» en sorte qu'on pourrait croire qu'au temps de Pharnawaz, au commencement du III^e siècle avant J.-C., la monnaie circulant en Géorgie, comme l'antique monnaie de Rome, portait l'empreinte d'un mouton (pecus, d'où pecunia), qu'elle en avait le nom ou en représentait la valeur.

L'autre texte se trouve à la fin du règne d'Azorc et Armazel, 87—103 de J.-C., p. 33; là il est dit que ces princes, ayant été vaincus par Artachan, roi d'Arménie, «s'obligèrent à frapper monnaie, dans leur ville, à l'effigie de leur vainqueur.» Je ne sache pas que les Annales contiennent d'autre mention du même genre.

La quatrième des dynasties géorgiennes, celle des Khosroïdes, tire son nom, très probablement, de Kasré, selon les Géorgiens, le même qu'Ardéchir, fondateur de la dynastie sassanide de Perse. Non content de relater ces deux noms du fils de Sassan, l'Annaliste géorgien lui attribue, p. 38, le surnom d'Anouchirwan, altéré sous les formes de Charphon, et de Charor, chez l'abréviateur arménien. Le roi Asphagour Arsacide, après avoir pris part, comme auxiliaire, aux expéditions de

Khosrov-le-Grand, roi d'Arménie, contre Ardéchir, fut vaincu et alla mourir, en l'an 265 de J.-C., dans l'Oseth. Sa fille Abéchoura, le seul enfant qu'il eût laissé, épousa Mihran, fils d'Ardéchir et d'une concubine, que ce prince, à la prière des grands, voulut bien placer sur le trône de Géorgie. Quoique aucun auteur, du moins à ce que je sache, ne donne le nom de Kasréxou Khosro au fondateur de la dynastie Sassanide de Perse, il faut bien accepter le témoignage de l'Annaliste géorgien, fût-il même postérieur de quelques siècles aux évènements: c'est une tradition; or cette tradition, fût-elle rétroactive, s'explique par la fréquence du nom de Khosro chez les Sassanides, et elle se produit dans tous les livres géorgiens par le nom de ხოსროსი *Khosroïani*, Khosroïan ou Khosroïde, donné aux descendants du roi Mirian.

Que cette dynastie ait été précédée de trois autres, en Géorgie, cela résulte évidemment des deux textes suivants. Quand les grands délibéraient sur la question du mariage d'Abéchoura, fille unique du roi Asphagour, avec le fils de Kasré: «Nous lui ferons savoir, dirent-ils, que cette princesse descend des Nébrotides, des glorieux Arsacides, et de nos monarques, fils de Pharnawaz.» Et plus bas: «Kasré apprit ^(n. 83) qu'Abéchoura tenait aux Nébrotides, aux Arsacides et au sang de Pharnawaz.» Aussi Wakhoucht, dans l'Introduction à la *Descr. géogr. de la Géorgie*, p. 29, dit-il: «La famille royale porta d'abord les noms de Karthlosides, de Né-

ხოსროსი Kasre სამოხ... 78, 81, 82, 83. (ადგილ. სპ. სტრ. (დ. ს. 51))

TS 5233

საქართველოს
ისტორიული
მემორიალი

brothides et d'Arsacides.» Le Prince Barathaïef, sur la foi d'un mauvais quatrain géorgien, tiré on ne sait d'où, efface la famille Nébrothide⁵⁾ comme si, dans l'histoire, elle n'était pas représentée par les quatre rois, Mirwan I, Pharnadjom, Mirwan II, Archac II; et cela pourquoi? pour arriver à un arrangement symétrique, qui lui donne: trois séries de monnaies sassanides, trois alphabets géorgiens, trois dynasties géorgiennes, trois noms historiques de la Géorgie⁶⁾; or cette accumulation de triades est tout-à-fait gratuite. En effet, 1° aux monnaies des rois Sassanides de Perse et de Géorgie, et à celles des ispehbeds, il faut ajouter les monnaies sassanides indiennes, dont M. Dorn a fait graver de curieux échantillons⁷⁾. 2° Si, avec le Prince Barataïef, l'on compte pour deux alphabets géorgiens les capitales et minuscules ecclésiastiques, il faudra, p. e. en russe, compter aussi l'alphabet slavon, au moins pour deux, et le russe pour quinze ou vingt: capitales, minuscules, cursives, rondes, égyptiennes, ombrées, ornées etc. etc.; 3° pour les dynasties il y en a cinq, en ajoutant à celles énumérées plus haut, les Bagratides; 4° enfin, la Géorgie est connue des savants au moins sous neuf dénominations: Karthli, Sakharthwelo, Virk, Vratstan, Iberia, Gourdjistan, Djorzan, Grouzia, Géorgie, sans compter les altérations.

⁵⁾ Сборн. I. p. 9, 19 suiv. Table des mat. p. XXIV.

⁶⁾ Ibid. p. 2, 11, 19, 77.

⁷⁾ *Bullet. hist.-philol.* t. II, N^o. 18.

Quoi qu'il en soit, les monnaies khosroïdes géorgiennes ne peuvent être logiquement désignées que par le nom national de la dynastie à laquelle elles appartiennent, de même que les pièces frappées en Russie depuis le Tsar Michail Féodorowitch sont «Monnaies des Romanof;» dénommer les monnaies dont je parle «Сасанидо-грузинскія ou хосрояно-пверийскія» et en français «Sassanido-géorgiennes ou Khosroyano-ivériennes,» c'est créer abusivement une terminologie inutile, embarrassante, même pour ceux qui comprennent le russe et le français et qui savent les éléments de la numismatique.

Comme les monnaies en question sont, jusqu'à présent, les plus anciens monuments géorgiens connus, il importe de les examiner avec tout le soin possible et d'en établir la valeur et la signification par tous les moyens de la critique.

Le dessin d'une monnaie de la 2^{me} série, du cabinet Néiélof, publiée par M. Frähn en 1819, dans une brochure intitulée *Novæ Symbolæ ad rem numariam Muhamedanorum*, Pét. 4^o tab. 12, N^o 15; deux autres empreintes ou parties d'empreintes d'autant de pièces de la 1^{re} série, appartenant au Prince Théoph. Gagarin, et données par M. Dorn dans le *Bullet. hist.-philol.* t. I N^o 3, étaient jusqu'à présent les seuls échantillons des monnaies des Khosroïdes géorgiens, qui eussent été vus des numismates. Le Prince Barataïef a depuis lors réussi à s'en procurer et a libéralement communiqué au public, par de bonnes gravures, quatre pièces de la 1^{re} Série,

cinq de la seconde, une de la troisième, l'unique, jusqu'à présent dans les collections. D'après les planches qui accompagnent les ouvrages de ces trois auteurs, on y reconnaît, au premier coup-d'œil, le pur type sassanide: même frappe, même légèreté du flan, largeur des bords, coupe des profils; mêmes ornements, légendes Péhlevies, emblèmes du revers. Ce premier point est incontestable. Un second ne l'est pas moins: c'est que au-dessus ou autour de la face du monarque, dans le champ ou sur les bords, on y voit des lettres géorgiennes capitales, de l'alphabet ecclésiastique, indiquant par leur seule présence des princes géorgiens, vassaux des rois Sassanides de Perse.

Essayons maintenant de déterminer la valeur de ces lettres, et par leur moyen, ainsi que par l'examen des autres caractères, de fixer les personnages dont elles cachent le nom et constatent l'existence et le règne.

1^{re} Série. Les quatre exemplaires connus de la 1^{re} Série, présentent, avec de légères variantes les lettres 𐌖 𐌕 𐌒, placées au-dessus de la tête du roi, soit isolées, soit groupées en monogramme, du genre d'écriture dit *შეხვეტილი* *enchevêtré*; sur un seul^s), le 𐌖 𐌕, au lieu d'avoir la pure forme géorgienne, affecte plutôt celle du 𐌕 𐌒 arménien.

Autant ces deux lettres sont reconnaissables, autant, pour quiconque connaît l'alphabet géorgien, il est im-

^s) Рязп. I, pl. II, N. II.



possible d'y voir plus de deux lettres et surtout d'y reconnaître un Ψ *W*, afin d'en tirer les trois lettres *WGN*, qui, selon l'explication du Prince Barataïef⁹⁾, signifieraient soit le nom de Wakhtang-Gourgaslan entier, soit l'abrégé des deux mots *Wetzkhli Gourgistanisa* «monnaie du Gourguistan». Voici mes raisons contre ces hypothèses, tout-à-fait gratuites. D'abord, il n'y a pas de *W*, les règles de l'écriture enchevêtrée ne permettant pas de l'y voir, sur le seul exemplaire où le *G* ait une forme insolite, ainsi que je l'ai dit; y serait-il même, le nom de Wakhtang ne pourrait être exprimé par trois lettres dans cet ordre *WGN*; enfin ce serait une abréviation inouïe que de représenter le nom du roi par un seul *W* et son surnom par les deux autres lettres, sans qu'il y eût de signe de séparation entre les mots. Quant à la 2^e hypothèse, ce serait également un fait sans exemple que la lettre *W* cachât le mot *Wetzkhli* argent, *GN* le mot *Gourgistanisa*, au génitif. D'ailleurs quand toutes les habitudes monétaires de la Géorgie nous montrent que les lettres ou abréviations de la face des monnaies renferment, sans exception, le nom du monarque, il y aurait trop de hardiesse à en tirer ici une phrase quelconque, une phrase surtout contenant un nom de la Géorgie inusité chez les Géorgiens, et qu'ils n'auraient pas substitué à leur nom national.

⁹⁾ Ibid. p. 35, 68.

Continuons à procéder par voie d'exclusion: la légende péhlevie, répartie des deux côtés de la tête du monarque, a été lue par M. Dorn, qui, dans le premier mot, à droite, trouve avec toute certitude le nom *Khormous*; le second, à gauche, lui a paru d'abord contenir les éléments de *afiti*¹⁰⁾ bienheureux (აფიტის, qui a le même sens, s'employait encore dans les temps modernes, en parlant du roi de Perse); maintenant, d'après de nouvelles études et découvertes, notre savant collègue lit *afsoud* auguste¹¹⁾. Le même, ayant eu occasion d'examiner un grand nombre de monnaies sassanides de Perse, conclut avec toute vraisemblance que celle en question n'a pas été frappée sous Hormizdas I^{er}, dont les monnaies sont d'une admirable exécution artistique¹²⁾, tandis que celle-ci est excessivement défectueuse; il exclut de même, pour des raisons très plausibles, tirées de l'examen des détails, Hormizdas II, et assure que, même au défaut des lettres géorgiennes, et de la légende péhlevie, il ne pourrait attribuer qu'à l'époque de Hormizdas III la monnaie dont il s'agit; or ce prince a régné de 457 à 461 ou 463.

Voyons maintenant quel nom est caché sous les deux lettres *GN*. Si l'on excepte, dans les temps anciens,

¹⁰⁾ *Bullet. hist.-philol.* t. I, p. 58, 40.

¹¹⁾ Au lieu de caractères péhlevis, le Prince Barataïef ne voit ici que des signes arabes, sans toutefois se hasarder à les expliquer; v. *Paap.* I, p. 53 et 56. M. Dorn se charge de réfuter cette opinion.

¹²⁾ *Bullet. histor.-philol.* t. II, N^o 48, v. la planche, N^o 4.

certains monnaies de Stéphanos, et à une époque plus rapprochée, celles des derniers rois géorgiens Eréclé II et Giorgi XII, aucune des monnaies de Géorgie ne présente le nom du souverain écrit en entier, mais bien d'après un système convenu d'abréviation. P. E. ღო, თბ, გო, დო, რბნ, sont les sigles monétaires des noms de Dawith, Tamar, Giorgi, Dimitri, Rousoudan; c'est un fait que connaissent tous ceux qui ont palpé de vieilles monnaies géorgiennes, et qui sera confirmé maintes fois dans la suite de cette revue; or, dans toute la série des souverains géorgiens, il ne se trouve que deux noms où les lettres *GN* entrent comme éléments, dans les conditions que je viens d'exposer, Gourgaslan et Gourgen. Gourgen, Bagratide, ayant régné conjointement avec son fils en 980—1008, ne fit point, très probablement, frapper des monnaies au type des Sassanides, dynastie éteinte depuis, plus de trois siècles et demi. Il reste donc Wakhtang, dit *Gourgaslan*.

საინტერესოა
ს. მარტინის მიხედვით
Au sujet de ce prince et de ses noms j'ai deux remarques importantes à faire. Premièrement, des orientalistes distingués trouvent très extraordinaire qu'au V^e siècle un roi de Géorgie ait reçu un surnom étranger, moitié persan, moitié tartare. Selon M. S.-Martin, la présence d'une expression empruntée à la langue turque, langue qui ne put être connue en Géorgie que vers le XII^e siècle, rend plus que suspecte l'antiquité et l'authenticité de ce surnom¹³). M. Senkofski, dans un

¹³) Lebeau, *Hist. du B.-E.*, nouv. éd. t. VII, p. 270, n. 4.

article intitulé: *Quelques doutes sur l'hist. de Géorgie*¹⁴⁾, exprime une opinion analogue, et cherche une autre étymologie au second nom de Wakhtang. Je trouve moi-même le fait en question extraordinaire, mais pas assez pour qu'il me paraisse invraisemblable, impossible. En effet, bien que les Turks ou Tartares n'aient paru sur la scène, comme peuple conquérant, qu'au XI^e siècle, pourtant, bien avant cette époque, les princes Sassanides eurent avec eux de longs et fréquents démêlés. Iezdédjerd II et Phiroz, notamment, à l'époque assignée au règne de Wakhtang-Gourgaslan, 446—499 de J.-C., ne cessèrent de guerroyer contre les Turks, à l'O., au N. et à l'E. de la mer Caspienne. Du moins je regarde comme tels ces Huns Cidarites, Hephthalites, Kouchank, dont parlent continuellement les auteurs arméniens et byzantins. Suivant mon opinion, ces rapports continuels de voisinage et de guerre sont plus que suffisants pour expliquer la mise en circulation de quelques noms turks, soit en Perse, soit chez les Géorgiens, auxiliaires des Persans dans leurs expéditions. Or le nom de Gourgaslan fut donné au monarque géorgien précisément par les Persans, dans les circonstances suivantes. Trois ans après la mort d'Ormizdas, beau-père de Wakhtang, c'est-à-dire vers l'an 466, le frère et successeur de ce prince, Khosro, le Pérozès des Byzantins, vint faire la guerre au roi de Géorgie. Dans les

¹⁴⁾ Библ. д. чтенія, octobre 1838.

combats livrés alors par les Géorgiens aux Persans, Wakhtang se montrait avec un casque d'or, portant en avant la figure d'un loup, en arrière celle d'un lion¹⁵), et faisait de tels ravages dans les rangs ennemis qu'à la vue de ses insignes les Persans s'écriaient *Dour ez Gourgasal* «Gare à la tête de loup,» suivant l'interprétation de l'Annaliste géorgien, et plus exactement «Gare au loup-lion!» de-là le roi fut nommé Gorgasal¹⁶): ceci est extrait textuellement des *Annales géorgiennes*, p. 110, seulement l'Annaliste dit que Khosro était fils d'Ormizdas. Je me hâte de dire que les Géorgiens, sentant eux-mêmes la dureté de leur langue, ne manquent jamais d'altérer dans la prononciation les mots les plus rudes et notamment de retrancher un *r* quand il y en a deux, ou quand il se trouve entre deux consonnes: *bdzanéba*, *khmali*, sont les altérations régulières de *brdzanéba*, *khmali*, ordre, épée. Il n'est donc pas étonnant que de Gourgarslan ils aient fait Gorgasal, forme seule usitée dans leurs livres: si quelquefois on

¹⁵) V. *Bullet. hist. philol.* t. I, N^o 18, les fig. *A*, *B*, *D*; les casques des trois monarques portent de tels ornements.

¹⁶) L'origine de ce nom étant si clairement indiquée par les auteurs anciens, il me paraît tout-à-fait inadmissible en bonne critique de la chercher ailleurs: soit, avec le Prince Barataïef, Сборн. I, p. 85, dans les mots *Гюприиъ-Левъ* George-le-lion; soit avec le même, p. 86 *ibid.*, dans ceux *ჲუბრიის ლეობი* le lion de la Géorgie. J'ai déjà fait voir dans le *Bullet. scient.* t. V, p. 42, à propos de la première hypothèse, qui est une idée de M. Senkofski, ce qu'elle a d'in vraisemblable. La seconde ne l'est pas moins.

lit *Gourgaslan*, jamais dumoins, jamais on ne verra *Gourgarstan*.

On ne doit pas s'imaginer que cette tradition géorgienne soit moderne, et qu'elle se retrouve seulement chez les auteurs nationaux. L'historien Mkhithar Erets avait composé en arménien, dans le XII^e siècle, une *Histoire de la Géorgie et de la Perse*, dont on lit plusieurs fragments dans l'Histoire universelle de Vardan, composée au XIII^e siècle, «Sahakhdoukht, dit ce dernier¹⁷⁾, se référant à Mkhithar, fut mère de Wakhtanc ou *Gourgaslan*, ainsi nommé parce qu'il avait sur son casque la figure d'un loup et d'un lion.» Le nom de *Gourgaslan* se voit encore dans la liste des rois géorgiens dressée au XIII^e siècle, par Mkhithar d'Aïrivank; cet auteur, ou plus vraisemblablement ses copistes, divisent même le nom du prince dont il s'agit, de façon à en faire celui de deux personnages, séparés par Datché ou Vatché.

La manière dont s'expriment et l'Annaliste géorgien et Mkhithar Erets est très remarquable: «De-là il fut nommé *Gorgasal, Wakhtang ou Gourgaslan*.» De ces locutions il résulte que le brave roi géorgien fut ainsi nommé de son vivant, que le nom lui resta, et qu'au rebours des surnoms imposés aux monarques après leur mort, par la reconnaissance ou par la flatterie, celui-ci fut mis en circulation durant son règne, et

¹⁷⁾ Manusc. du Mr. Roumiantzof, p. 74.

employé comme son nom propre. En veut-on une preuve, fort concluante à mon sens? La biographie de notre Wakhtang occupe dans les Annales une quarantaine de pages; elle est divisée en douze chapitres, dont les rubriques, selon moi, aussi anciennes que le texte, offrent soit le nom propre du roi, soit plus souvent ses deux noms, et une fois, § 9, le second nom tout seul: «Le roi Gorgasal entre dans l'Inde . . .» Mais dans le texte, depuis le § 7, d'où est tiré l'extrait historique donné ci-dessus, plusieurs fois l'Annaliste ne désigne le prince que par son nom de guerre; usage si habituel en Géorgie que Wakhoucht, dans sa Description géographique, sur 16 fois qu'il parle du prince en question, le désigne douze fois de cette manière; exemple presque unique dans les Annales géorgiennes, où pourtant plusieurs monarques sont distingués de leurs homonymes par des qualifications analogues.

La conclusion de ceci est évidente, et c'est là ma seconde remarque. Si le nom de Gourgaslan ou Gorgasal a été donné à Wakhtang vivant encore; si le biographe de ce prince et les auteurs tant nationaux qu'étrangers croient, en le désignant par ce second nom, le faire suffisamment reconnaître, il s'ensuit que le roi Wakhtang a pu se parer sur ses monnaies d'un titre dû à sa valeur et généralement connu de ses sujets. En conséquence, les monnaies dont je m'occupe peuvent et doivent être attribuées à Gourgaslan, sauf nouvelles découvertes. Je ne trouve rien d'hazardé

«НѢСКОЛЬКО СМѢЛЫМЪ», comme dit le Prince Barataïef¹⁸⁾, à une conclusion appuyée, comme celle-ci, sur toutes les données de la science, et je m'étonne qu'il émette une telle opinion, lui qui, ailleurs¹⁹⁾, s'exprime si convenablement sur la différence existant entre les épithètes décernées par la postérité aux monarques européens: le Sombre, le Menaçant, le Grand, Auguste, ... et celles que les Lagides et les Arsacides ne rougissent pas de s'attribuer sur les monuments de leur règne: le Juste, le Bon Père, ... Je ne suis pas moins éloigné d'attribuer les monnaies marquées *GN* au roi Djouanchir, ce que le Prince Barataïef²⁰⁾ croit possible, en se fondant sur certaines analogies matérielles de la frappe; car si ces analogies étaient une raison suffisante, les monnaies de Stéphanos, où le type de la face est entièrement identique aux précédentes, rentreraient dans la même catégorie, malgré la différence de la légende géorgienne.

Jusqu'à présent je n'ai parlé que de la face des monnaies de Gourgaslan, la seule partie, à vrai dire, qui ait une importance historique. Du revers, je ne dirai qu'un seul mot; on y voit, comme sur les monnaies des Sassanides de Perse, un pyrée, accompagné de deux adorateurs, ce qui prouve que le roi qui a frappé ces monnaies était sinon pyrolâtre, du moins sous une dépendance quelconque des sectateurs de la religion de

18) Разр. I. p. 55.

19) Разр. III, p. 163, sqq.

20) Разр. I, p. 61, 65.

საქართველოს
ისტორიის
ინსტიტუტი

Zoroastre. Or tel était Wakhtang-Gourgaslan. Quoique chrétien, étant fils d'une mère née pyrolâtre; mari de la fille d'un roi ardent propagateur de ce culte; roi d'un pays où les mages abondaient et faisaient quantité de prosélytes dans le bas peuple, suivant le témoignage des Annales; obligé enfin, dans sa jeunesse, de souffrir dans sa capitale un évêque de la religion du feu, ou plus exactement un archimage, il n'est pas étonnant que le symbole des Sassanides paraisse sur ses monnaies. J'ajouterai pourtant que M. Dorn, d'après toutes les analogies fournies par une saine critique, se croit en droit d'attribuer à notre Gourgaslan une monnaie sassanide, appartenant au prince Gagarin, tout-à-fait semblable à celles que j'analyse, sauf deux circonstances capitales: 1° l'absence du monogramme géorgien, et 2° la présence d'une croix sur le revers.²¹⁾

Il ne sera peut-être pas hors de propos d'exposer ici subsidiairement quelques-uns des synchronismes propres à démontrer l'authenticité et la véracité de la biographie de Gourgaslan; ce sera un moyen indirect, mais sûr, de faire voir que ce prince n'est pas un être fantastique, et de l'inscrire définitivement dans l'histoire.

Dans la jeunesse de Wakhtang, devenu roi à sept ans, en 446 de J.-C., sa mère Sagdoukht, fille du gouverneur persan, des pays qui forment aujourd'hui le Qarabagh et le Chirwan, se vit obligée de laisser

²¹⁾ V. *Bullet. hist.-philol.* t. I, N° 3; N° 3 et 4 de la planche.

installer à Mtzkhétha l'archimage Binakar, mais elle fit venir de Grèce l'évêque Mikel, pour contrebalancer son influence: voilà ce qui explique les symboles du magisme sur les monnaies de cette époque.

57-188
188-189
Avant la quinzième année du roi, donc avant l'an 454, les Grecs conquièrent toute la Mingrèlie; les Byzantins placent, en effet, une expédition des Grecs dans la Lazique en 456, et dans le même temps une invasion des peuples du Nord en Géorgie. Quoique les Annales géorgiennes assignent à celle-ci l'année 454, la différence n'est pas assez considérable pour qu'on n'admette pas l'identité des faits. Les Géorgiens ajoutent que Waktang fit alors une campagne de trois ans dans l'Oseth, i. e. dans les Kabardas, au pays des Patzinaces et dans l'Aphkhalie, et qu'il réussit à enlever cette dernière aux Grecs, mais les Byzantins n'en parlent pas.

A 22 ans, donc en 461, Waktang épousa Balendoukht, fille d'Ormizdas, roi de Perse, prince qui régna, comme on sait, de l'an 457 à 461, suivant les uns, jusqu'en 463 suivant d'autres autorités.

Après son mariage, il alla avec les Persans faire la guerre en Grèce, du côté de Trébizonde, et vainquit là Palécartos ou Polycarpe, neveu de l'empereur grec. Or si les Byzantins ne mentionnent pas à cette époque une guerre entre les Persans et les Grecs, pourtant on sait qu'en 464 le roi Pérozés envoya en Grèce une ambassade, pour se plaindre que l'empereur donnât asyle dans ses états à tous ceux que l'intolérance des mages

et des gouverneurs persans forçait à quitter la Perse, et qu'en 466 Gubaze, roi de Lazique, vint réclamer des secours contre les Géorgiens unis aux Persans et aux Souanes, qui ravageaient ses états; or Trébizonde et son territoire confinent à la Lazique: c'est une indication qui met d'accord, sur le fait, si non sur l'année, les historiens des deux parties.

A la suite de cette campagne, l'empereur fit proposer sa fille Héléne en mariage à Wakhtang, veuf de sa première femme. Ormizdas, père de celle-ci, étant mort dans ce temps-là, Wakhtang prêta l'oreille à ces propositions et se tourna du côté des Grecs; aussi, trois ans après, en 464, Khosro, comme je l'ai dit, entra en Géorgie, sans que l'empereur, occupé par une guerre en Khazarie, pût donner de secours à son nouvel allié. Quoique les Byzantins ne parlent point d'une fille de Léon I^{er} dit Macella, mariée au roi de Géorgie, le fait n'a rien d'impossible, et les années concordent bien, puisque Léon régna jusqu'en 474, et que le mariage projeté s'accomplit après le retour de Wakhtang de ses expéditions dans l'Inde, retour qui eut lieu vers 473. D'ailleurs, suivant les Byzantins, en 466, Léon I^{er} combattait contre les Huns, dans la Dacie.

Khosro, vaincu par Gourgaslan, qui mérita son nom de guerre dans cette campagne, épousa la soeur de son brave vassal et l'emmena lui-même comme auxiliaire dans ses expéditions contre les Huns, à l'E. de la mer Caspienne, expéditions qui durèrent huit années; mais au-

paravant le roi Wakhtang avait ménagé la paix entre les Persans et les Grecs, par la restitution réciproque de diverses provinces. Les Byzantins se taisent sur le traité de paix en question, mais ils racontent les campagnes de Pérozès, le Khosro des Géorgiens, avec de tels détails que l'on y reconnaît les principales circonstances, et dans les années relatées par le biographe de Wakhtang, ou calculées par Wakhoucht. Un des traits les plus frappants de la concordance des deux histoires, c'est que, suivant les Géorgiens, Khosro avait à sa suite, durant ces campagnes un envoyé grec, nommé Léon antipatrice, i. e. anthypate, proconsul, et que les Byzantins disent la même chose d'un certain Eusèbe, accrédité par l'empereur Zénon auprès du roi de Perse.

Vers la 60^e année de Gourgassan, donc environ l'an 499, Khosro, fils et successeur de l'autre Khosro, roi de Perse, marcha contre la Géorgie; alors Zénon, fils et successeur de Léon, beau-père du roi, s'avança pour le secourir, jusqu'à Carnoukalak, la moderne Erzroum, mais Wakhtang périt sur ces entrefaites, dans un combat contre les Persans. Malheureusement on ne trouve rien de tel chez les Byzantins, et même Zénon étant mort en 491, si un empereur grec secourut les Géorgiens, ce ne put être qu'Anastase. C'est donc un doute à lever, un fait à éclaircir.

Je termine cet exposé, en rappelant que l'historien arménien Lazar de Pharbe, contemporain, raconte avec les plus grands détails la part prise par Wakhtang aux

guerres religieuses des Arméniens contre les Persans, sous Pérozés, dans les années 481—483. D'autre part, Wakhtang vainquit et fit périr, à cette même époque, Vazgen, époux et meurtrier de Chouchanic, honorée comme sainte par les deux nations, géorgienne et arménienne: n'y eût-il que ces seuls témoignages de l'existence et des exploits du monarque géorgien, je ne pense pas qu'un seul vrai savant refusât pleine et entière confiance à son biographe, d'ailleurs inconnu.

2^e Série. Avant d'entrer dans l'examen des monnaies au nom de Stéphanos, il est nécessaire de faire connaître l'état de la question au sujet des princes qui ont porté ce nom.

Parmi les auteurs européens qui se sont occupés de dresser des listes généalogiques complètes des souverains géorgiens, trois des plus marquants, Deguignes, Guldenstädt et Rottiers ne comptent que deux Stéphanos; un seul, Klaproth, en admet trois. Or Klaproth n'a pu inventer un tel fait et n'en est point réellement l'inventeur. Il l'a mis en circulation sur l'autorité du tsarévitch David, auteur de la *Краткая ист. о Грузин*, СПб. 1805, p. 50. Mais l'idée remonte encore plus haut. Le savant catholico Anton I^{er}, dans le 4^e de ses Discours sur l'histoire de Géorgie, composés à ce que je crois vers l'an 1760, raconte en effet que Gouram le Bagratide et ses frères arrivèrent en Géorgie sous le règne de Stéphané, prince Khosroïde. Or il faut savoir

que les 16 Discours du savant patriarche ont été écrits de mémoire, comme il le fait entendre assez clairement dans sa Préface, à l'intention du général Ivan Lvovitch de Frauendorf, commandant de Qizlar: ainsi, il n'avait sous la main aucun de ces matériaux sans lesquels l'homme le plus instruit ne pourra rédiger une bonne histoire; ses discours ne sont que de petits résumés, d'une brièveté désespérante, qui ne peuvent servir à rien si l'on n'a d'autres matériaux pour les critiquer.

Le tsarévitch David Géorgiévitich, personnage fort lettré d'ailleurs, paraît avoir pris pour guide l'ouvrage de son prédécesseur, ou du moins avoir puisé à une source commune, soit lors qu'il rédigeait la 2^e Partie de son *Narcwéwi* (ნარკვევი), imprimé à Tiflis en 1800, soit lorsqu'il publiait sa *Краткая история*.

Dans le premier de ces ouvrages, ch. VI, comme dans le second, p. 52, il répète que Gouram vint en Géorgie sous Stéphané, le dernier roi Khosroïde, et ne s'aperçoit pas qu'il se contredit lui-même, puisqu'au chapitre précédent il a dit que les fils de Bacour, réellement le dernier roi régnant de la dynastie Khosroïde, à cette époque, ne montèrent pas sur le trône, à cause de leur jeunesse: comment donc se fait-il qu'un Khosroïde, Stéphané, fût roi lors de la venue de Gouram? Telles sont les autorités sur lesquelles repose la création du premier Stéphanos de Klaproth: erreur, du reste, bien pardonnable quand on voit avec quels soins

princesse Horgaslana ou Gouraslana²²), Gouram eut un fils, nommé Bagrat, père d'un second Gouram, qui eut pour fils Stéphanos premier. Cependant Bacour II, Pharsman V et VI et Bacour III, succédèrent à Datchi, précédemment nommé, et le dernier, en mourant vers l'an 570, ne laissa que de jeunes enfants, qui ne régnèrent en effet qu'après Stéphanos I^{er}, en sorte que, réellement, la dynastie Khosroïde cessa momentanément 75 ans après l'arrivée du premier Gouram. Ce n'est pas ici le lieu de montrer la justesse de ces déductions, indispensables pourtant, pour comprendre comment Gouram, le premier roi Bagratide, pouvait être Khosroïde par sa mère, comme le disent les Géorgiens.

Etant données ces notions préliminaires, fondées sur la critique des textes, je ne vois pas sur quoi se base le Prince Barataïef²³) pour persister à admettre la possibilité de l'existence de trois Stéphanos, dont le premier aurait clos la série des Khosroïdes. Sans doute M. Fr. Dubois a émis tout récemment la même opinion; mais ce que l'on peut être excusable d'écrire à Paris sur l'histoire géorgienne, il n'est pas permis de le dire et de le répéter à Pétersbourg, au milieu des matériaux les plus exacts, et des Géorgiens qui peuvent les interpréter. Pourquoi donc propager à grands frais des

²²) Сборн. I, p. 67, 68.

²³) Разр. I, p. 15; сборн. I, p. 60; Dubois, *Voyage autour du Caucase*, t. II, p. 133.

aperçus hazardés, tranchons le mot, des erreurs, que le public découvrira tôt ou tard?

განმარტებულია
16. გაცხად
თქმ
20/24

Voici maintenant les traits principaux du règne des deux Stéphanos. Le premier, fils de Gouram et Bagratide, eut l'autorité dans les années 600—619. Vassal des Grecs et redoutant les Persans, il ne prit que le titre de mthawar ou commandant supérieur du Karthli. On lui reproche d'avoir montré peu d'attachement à la religion chrétienne; voyant le roi de Perse, Khosro-Parwiz, faire la guerre à l'empereur Phocas, il se tourna du côté des Persans et périt enfin dans une rencontre, sous les murs de Tiflis, avec l'armée grecque, commandée par Héraclius, qui assiégeait cette capitale.

20/24
განმარტებულია
20/24

Pour le second Stéphanos, fils d'Adarnasé I^{er}, Khosroïde, il fut également mthawar de Karthli, dans les années 639—667. Il se distingua par son amour pour la religion chrétienne et par sa piété fervente. Témoin des progrès des successeurs de Mahomet en Perse et de l'extinction de la dynastie Sassanide, il finit par se retirer en Mingrélie, où il mourut.

Muni de ces indications, fournies textuellement par les Annales géorgiennes, si l'on jette un coup-d'œil sur les monnaies de cette seconde série, publiées par M. Fraehn et par le Prince Barataïef²⁴), on voit sur la face, dont le type est pur Sassanide, une tête couronnée, accompagnée, dans le champ, des lettres **ՆԲԴՓՀԿՈՆ** Sté-

²⁴) Разр. I, pl. I, N. 1—4; texte p. 15, 69—112; une monnaie, p. 112; Сборн. I, p. 63.

phanos, ou entourée, sur les bords, de celles-ci **ԵՓԵՆ** *SPHNS*, de façon à ne laisser aucun doute sur la lecture du nom qu'elles expriment. Sur le seul exemplaire où le nom du prince soit abrégé, des deux côtés de la face on lit, en lettres péhlevies, les mots «Khormous afsud, Hormuzd auguste.» Au revers, une espèce d'autel, du genre des pyrées sassanides, surmonté d'une croix très nettement dessinée, avec deux adorateurs, l'un à droite, l'autre à gauche.

De ces détails une seule chose ressort évidemment, c'est la différence du type de la face, mais rien n'indique évidemment l'un des deux Stéphanos, à l'exclusion de l'autre. Pourtant il est juste de dire que les déductions du Prince Barataïef en faveur du second Stéphanos paraissent très logiques.

1° Stéphanos I^{er}, Bagratide, mauvais chrétien, n'aurait pas pris, apparemment, sur ses monnaies, le type de la dynastie Khosroïde, évincée par son père, ni bravé les Persans par l'empreinte du signe de la croix.

2° Au lieu que Stéphanos II, Khosroïde, chrétien fervent, aura dû être porté à imiter la frappe des monnaies sassanides, et faire une sorte de profession de foi, en attestant son respect pour le symbole des chrétiens. Si ce ne sont pas là des démonstrations, ce sont au moins de grandes probabilités.

Quant à la légende péhlevie, sans la croix au revers, elle me paraîtrait caractériser la faiblesse du

mthawar, et convenir assez bien aux tergiversations du premier Stéphanos entre les Persans et les Grecs.

Notre savant numismate, M. Fraehn, n'hésite pas à attribuer les monnaies avec le nom de Stéphanos en entier au premier mthawar de ce nom, contemporain, dit-il, du grand Nouchirwan; mais sur la foi de Klaproth, il le regarde comme le dernier des Khosroïdes²⁵⁾. M. Dorn pose aussi les mêmes conclusions.²⁶⁾

Malheureusement la solution complète de cette question paraît dépendre d'un autre élément, assez obscur par lui-même. Celle des monnaies de Stéphanos où le nom de ce prince est en abrégé porte, ainsi que je viens de le dire, une légende péhlevie dont la lecture est assurée par les dernières découvertes de M. Ols-hausen, mais l'interprétation n'en est pas également certaine. Suivant M. Dorn, les mots «*Hormous auguste,*» doivent indiquer que le Stéphanos qui a fait fabriquer la monnaie était contemporain d'un Hormizdas, roi de Perse. Or, dans les années de Stéphanos I^{er}, 600—619, régnait, ainsi qu'on l'a dit, Khosro-Parwiz; et dans celles du second, 639—667, Iezdédjerd III: ici donc point d'Hormizdas, ce qui n'empêche pas, pour le dire en passant, que le Prince Barataïef²⁷⁾ ne se trompe en disant qu'Hormizdas IV et dernier mourut cinquante ans avant le règne de Stéphanos, car il y eut un roi

²⁵⁾ Мон. Хановъ улуса Джучіева, СПб. 1852, р. 54, н.

²⁶⁾ *Bullet. hist.-philol.* t. II, N^o 3; texte et n. 14.

²⁷⁾ Разр. I, р. 27, 93.

de ce nom en 631, mais il n'occupa le trône que peu de mois.

*scrit
nervale*
Comme les monnaies des Khosroïdes géorgiens avec légende péhlevie, soit celles de Gourgaslan et de Stéphanos, soit celle que l'on va voir, portent toutes les mêmes mots, «*Hormous auguste,*» sans qu'il soit possible de faire coïncider les règnes des trois monarques géorgiens avec ceux d'autant de Sassanides de Perse, du nom d'Hormizdas, il serait bien possible que ces mots ne fussent qu'une formule, religieuse ou politique, dont le vrai sens nous échappe. Le Prince Barataïef croit avoir trouvé ce sens inconnu. Pour cela, il a recours à une interprétation tout-à-faite insolite²⁸), dont M. Dorn se charge de démontrer le peu de fondement. Ces signes péhlevis, qu'il ne se hazarde pas à expliquer sur les quatre monnaies de Gourgaslan, ni sur celle que l'on va voir; sur celle de Stéphanos, il les prend pour des caractères et des chiffres arabes. En vain lui dit-on que les caractères arabes de cette espèce n'ont été employés qu'au VIII^e siècle, que des chiffres dits arabes il n'existe aucun monument antérieur à l'année 1003 de J.-C., il soutient qu'au lieu de *Khormous* il faut lire *hakem*, mot arabe signifiant «gouverneur,» ou *Hakama* «il a gouverné;» et au lieu d'*afsoud*, les mots arabes *seneh* 17, «en l'année 17,» de l'hégyre, ou 639 de J.-C., qui fut la première année de Stéphanos II. Suivant ce

²⁸) Paap. I, p. 97, 98.

systeme, les monnaies de Gourgaslan qui régna de 446 à 499, et celle qu'on va voir, de Djouancher, régnant 718—786, auraient également été frappées en l'an 17 de l'hégyre. S'il faut même, avec le Prince Barataïef, excepter de cette étrange conclusion les monnaies à lettres *GN*, qu'il croit pouvoir attribuer à Djouancher, du moins celle du dernier, de son propre aveu, quoique frappées 148 ans plus tard que celles de Stéphanos, seraient également de l'an 17 de l'hégyre.

Ses déductions²⁹⁾, malheureusement trop diffuses, malgré l'enchaînement qui leur donne un air spécieux; ses plaisanteries sur les hésitations des savants qui s'occupent à déchiffrer les monuments péhlevs, ne porteront, je le crois, la conviction dans l'esprit d'aucun lecteur.

En résumé, une monnaie de cette seconde Série pourrait bien appartenir à Stéphanos I^{er}; les autres me paraissent assez logiquement attribuées au second.

3^e Série. L'unique monnaie connue de cette Série présente, sur la face, une tête de roi, accompagnée, dans le champ de la légende péhlevie déjà relevée sur les précédentes, et surmontée des deux lettres ՔՕ DJO, qui ne peuvent être que les initiales du nom de Djouancher. Au revers, le pyrée des Sassanides, sans aucun signe particulier. Or Djouancher, petit-fils de Stéphanos II, a régné de 718 à 786, suivant les calculs de

²⁹⁾ Разр. I, p. 69—112.

Wakhoucht, qui ne sont pas entièrement certains, du moins relativement à l'époque de l'avènement.

Le seul synchronisme que fournisse l'histoire de ce prince, est une grande invasion des Khazars en Géorgie. Wakhoucht croit qu'elle eut lieu en 731; mais d'après les détails donnés par l'Annaliste, je la trouve si semblable à une autre dont parle l'historien arménien Ghé-vond, dans la 3^e année du second khalife Abasside, que je la fixerais plutôt en 758.

Du reste, le type sassanide d'une monnaie géorgienne frappée environ un siècle et demi après la mort d'Iez-dédjerd III n'a rien d'étonnant pour les numismates; on sait en effet que les ispehbeds, maîtres ou gouverneurs plus ou moins indépendants du Gilan et du Chirwan, survécurent longtemps à la dynastie de laquelle ils relevaient, dans l'origine, et conservèrent, sauf de légères modifications, le type de ses monnaies. Toutefois, ainsi que je l'ai observé plus haut, la légende péhlevie étant ici absolument la même que sur les pièces de Gourgaslan et de Stéphanes, je suis de plus en plus porté à croire que la signification, je ne dis pas la lecture, n'en est pas entièrement déterminée.

II^e Partie.

Monnaies des rois Bagratides géorgiens.

Monnaies des rois Bagratides
Les monnaies des Bagratides géorgiens ne sont pas rares dans les collections, et plusieurs savants numismates se sont occupés de les décrire. Depuis Adler qui,

en 1784, publiait la première monnaie connue, de cette famille, appartenant au Musée Borgia, Th. Ch. Tychsen, Castiglioni, Marsden, M. Fraehn, et en dernier lieu le Prince M. Barataïef en ont fait connaître au public un nombre assez considérable.

Ces monnaies sont, en général, d'une très belle exécution, du moins en ce qui concerne les légendes. Les caractères géorgiens, y ressortant en relief dans le creux, sont d'une netteté et parfois d'une élégance remarquable. Les textes arabes s'y distinguent aussi par une pureté qui me paraît éгалer souvent ce qu'il y a de plus beau dans les produits de la numismatique musulmane. Il semblerait donc qu'avec de telles ressources les légendes géorgiennes des monnaies bagratides ne devraient offrir au déchiffrement que des difficultés aisées à surmonter: il n'en est pas ainsi. L'art monétaire, en Géorgie, du moins jusqu'au temps de Thamar et de son fils Giorgi-Lacha, était dans l'enfance; rien de plus barbare que les procédés de fabrication des monnaies de ce pays sur lesquelles s'exerce aujourd'hui la sagacité des orientalistes. Au lieu de ces instruments si perfectionnés au moyen desquels les monnaies de certains pays de l'Europe sont devenues de véritables médailles, les monétaires géorgiens ne connaissaient que l'art grossier de la fonte ou du ramollissement du flan par une forte chaleur: on le reconnaît à l'arrondissement du métal sur ses bords, aux gouttelettes qui s'y sont refroidies. Frappées à la main, à ce qu'il paraît avec une seule matrice, de

grandeur uniforme pour tous les modules, ces monnaies ne portent, pour la plupart, que des légendes incomplètes, qui ne se développent jamais au vrai milieu du flan; les textes géorgiens, placés ordinairement sur les bords, se trouvent par-là tronqués, et ce n'est qu'à grand'peine, par la comparaison de beaucoup d'exemplaires, qu'on peut réussir à les restituer intégralement. Souvent deux et trois portions d'empreintes couvrent la surface d'un seul et même morceau de métal, irrégulier, de la forme la plus bizarre, et pour ajouter aux difficultés du déchiffrement, des contremarques, d'époques et de formes diverses, dérobent souvent à l'oeil des portions notables du texte, égarent la vue, distraient l'observateur le plus attentif. Depuis Giorgi-Lacha, ces défauts de fabrication disparaissent en partie: les monnaies d'argent de Rousoudan sont surtout remarquables par la régularité de la frappe.

Nonobstant ces défauts, les monnaies géorgiennes méritent au plus haut degré d'attirer l'attention des numismates, et les résultats historiques qu'elles présentent sont si importants que, pour cela seul, elles devront toujours être étudiées avec le plus grand soin.

*Legend
Byzantine
Dimitri
Wakhtang*

Les souverains géorgiens dont les noms paraissent sur les monnaies de l'époque dont je parle sont des David, des Giorgi incertains; Dimitri I^{er}, Giorgi III, Thamar, Giorgi IV, Rousoudan, David IV et V, Dimitri II et Wakhtang II ou plutôt David VI. Pour la plupart du temps, on est moins embarrassé qu'il ne paraît au pre-

mier coup-d'oeil, pour déterminer le numéro des rois homonymes: les détails de fabrication, les légendes arabes et mongoles, les dates surtout, servant à fixer des époques, offrent pour cela de tels secours, qu'un très petit nombre resteront désormais tout-à-fait incertaines.

Il n'existe jusqu'à présent, dans les collections, aucune monnaie des cinq rois Bagratides Achot, Bagrat I^{er}, David I^{er}, Adarnasé II et Soumbat, qui, à proprement parler, n'étaient rois que de nom, et de fait devaient être de simples vassaux, gouvernant la Géorgie occidentale sous la pleine suzeraineté de empereurs grecs: aussi sont-ils désignés dans l'histoire par le titre de couropalate ou de roi-couropalate. Ils régnèrent successivement de l'an 786 à l'an 998.

Le prince qui leur succéda est connu sous les noms de David ou Bagrat-Régwen, i. e. Bagrat-le-Niais. On ne sait pas positivement la raison de ce sobriquet, si convenable, d'ailleurs, pour un personnage qui n'a laissé que son nom, une seule fois écrit, dans les Annales. Quant au double nom qui lui est attribué, par une exception dont il n'existe qu'un seul autre exemple dans l'histoire de Géorgie, il serait bien possible qu'il provint d'une erreur. En effet Bagrat-Régwen est entièrement effacé par son neveu, David-le-Grand, couropalate, qui fut, jusqu'à sa mort, arrivée en l'an 1001, le véritable roi, l'arbitre de la royauté en Géorgie. Quoiqu'il en soit de cette conjecture, Bagrat-le-Niais mourut lui-même en 994, son avènement avait eu lieu en 958.

§ 1^{er} David incertains.

Le Prince Barataïef croit avoir trouvé sur une monnaie, inédite jusqu'à ce jour ³⁰), les noms réunis de Bagrat-le-Niais et de David-Couropalate. Or cette monnaie qui, à en juger par la forme des lettres, paraît être fort ancienne, porte sur la face l'image de deux personnes royales, soutenant ensemble une croix. A la droite de la première on voit très distinctement les trois lettres capitales ecclésiastiques ՃԻՓ, placées l'une au-dessus de l'autre; à la gauche du second, les lettres ԿԿՓ.

Or si, parfois, on rencontre sur une même monnaie deux portraits de souverains, l'histoire a bien soin de nous apprendre qu'ils furent collègues et régnèrent en même temps avec des droits égaux. Ici, au contraire, les Annales ne disent point que David-Couropalate ait été collègue de Bagrat II; comme elles ne lui donnent même pas le titre de roi, la numismatique n'a pas, à mon sens, le droit de le lui décerner, quelle qu'ait été d'ailleurs sa puissance, attestée par les récits d'Aristacès de Lastiverd et de Matthieu d'Edesse. L'explication que j'ai essayé de donner plus haut du double nom du roi de qui il fut le contemporain n'étant qu'une conjecture, on ne peut la faire servir à fixer le sens d'une légende aussi obscure par elle-même que celle de la monnaie dont je parle. C'est cependant ce que fait le Prince Barataïef ³¹): après avoir émis la même conjecture que moi

³⁰) Паар. II, Pl. 1, N° 1.

³¹) Ibid. p. 10.

sur la possibilité de regarder David-Couropalate comme collègue de Bagrat-le-Niais, il trouve leurs deux noms sur la monnaie ici décrite. Le 1^{er} lui semble indiqué par la lettre D *D*, et le titre de roi par les deux autres, d'où résulte დავით მეფე , «David roi;» et le second par les lettres à gauche du 2^e personnage. Pour cela il prend la première des trois lettres pour un b vulgaire; or ceci me paraît exorbitant, car ce soi-disant *b* indiquant, suivant notre auteur, le roi Bagrat, ressemble parfaitement au M répété deux autres fois sur la monnaie; et quelle que puisse être la ressemblance d'un *b* géorgien vulgaire avec un *M* capital khoutzouri, il serait bien étrange que le graveur, s'il voulait indiquer de cette manière le nom de Bagrat, en abrégé, ne lui eût pas donné une forme qui pût faire comprendre son intention ³²). Pour rendre plus saillante la vérité de cette remarque, ou n'a qu'à considérer le b *b* inscrit sur les monnaies du roi Bakar ³³) et en même temps toutes celles de Thamar, de Giorgi-Lacha et de Rousoudan, où les M se voient fréquemment, et l'on restera convaincu que la lettre prise ici pour un b *b* est réellement un M .

Reste à expliquer cette portion de la légende et à déterminer la monnaie. Selon moi, la lettre D *D*, à gauche, est l'initiale du nom de David; le M *M*, à droite,

³²) V. Сборникъ II, p. 53 les singulières réflexions de l'auteur sur le b et le M dont il est question ici.

³³) Разр. IV, Pl. I, N^o 1, 2, 4.

devrait être celle du nom de son épouse, une Mariam, peut-être, historiquement inconnue; les autres lettres seraient l'abrégé de թյոյոյո թյոյոյո roi des rois; le tout signifierait: «David, roi des rois; Mariam (?).» Sur le revers, les lettres ՃՃ ՈՆ me paraissent avoir été lues heureusement par le prince: ՋՋԼ ՎՊԹՈՆՆ, «la Mère de Dieu.»

Maintenant, quel sera le David en question? Cela me paraît très incertain. Le titre de roi des rois ne pouvait guère convenir à David ni à Bagrat-le-Niais; il fut imaginé, d'après l'histoire, en faveur de Gourgen, fils du dernier, en 994, et me paraîtrait ici devoir s'appliquer à David II, dit le Réparateur. Or ce prince avait épousé suivant les Annales, Gourandoukht, fille d'Athra-ka, roi des Qiphtchaqs; mais suivant Matthieu d'Edesse, il fut marié à une Arménienne, de qui malheureusement cet auteur ne donne pas le nom, et qui fut mère de Dimitri I^{er}. Ne serait ce pas cette reine Mariam, dont le nom est indiqué par le Ճ M initial? Je ne sais sur quel fondement M. Platon Iosélian lui donne pour femme une princesse grecque, du nom d'Irène.³⁴⁾

Deux autres monnaies, également inédites jusqu'à ce jour, sont attribuées par notre auteur à un David III.³⁵⁾

Toutes deux portent, sur la face, la tête d'un saint ou d'une sainte, peut-être celle de la Vierge, comme le croit

³⁴⁾ Закавказ. вѣстникъ, 1829 часть неофиц. № 8, р. 50.

³⁵⁾ Разр. II, Pl. I, № V, VI.

l'auteur, avec assez de vraisemblance, accompagnée de quelques restants de lettres, qu'il serait téméraire d'interpréter. Au revers de la première, qui est aussi la plus complète, on voit les restes d'une légende circulaire, **ՓԷ... ԾՆ ԺԺ.ՆԹՆ**, qui doivent se lire **ՏՈՅՆՆՈՍ** **ՏՆ ԴՆՈՅԵՅԵՍ**; ce qui manque avant le premier mot devrait être le nom propre, avec le titre de *roi*; au centre, trois lignes de caractères forment les mots **ՏՆ ԳՅԻՆՆՈՍ**.

J'ai appris que le Prince Barataïef vient d'acquérir une monnaie du même genre, dont le centre seul, car la légende circulaire manque, porte en beaux caractères ecclésiastiques et en trois lignes les mots **ԺՅՅՅ ՏՆ ԳՅԻՆՆՈ**, le **Ժ** *r* du dernier mot gravé à l'envers. Le nom du roi manquant entièrement, c'est par conjecture qu'on supplée celui de David. En effet, feu M. le Baron Rosen possédait une monnaie analogue à celle-ci: sur la face, l'effigie de la Mère de Dieu était accompagnée des lettres grecques **Μ Α (Θ)** «la Mère de Dieu,» qui ne laissent aucun doute. Au revers, il ne restait, de la légende circulaire, que les lettres **ԷՆԹՆ** **ՏՈՅՆՆՈՍ** «des Aphkhaz,» et au centre on lisait, en caractères ecclésiastiques, **ԺՅՅՅ ՏՆ ԳՅԻՆՆՈ** le **Ժ** également placé à rebours: «roi et César.» Le savant tzarévitch Théimouraz, à qui le dessin de cette monnaie fut montré, en 1839, par M. Fraehn, déclara par écrit que, dans un discours prononcé en l'honneur du roi David-le-Réparateur, par son directeur Arséni Iqalthoel, les titres de roi des rois et de César lui sont décernés par l'auteur de ce pané-

107
3

au moins démontré que David-le-Réparateur n'aurait pas été seul à se prévaloir du titre de César.

Le Prince B. interprète la légende du revers de la première de ses deux monnaies d'une manière absolument arbitraire, et qui me paraît injustifiable ³⁶). Il croit que la légende commence au centre, et prenant les deux premières lettres **Ծ** **Է** et pour l'abrégié du nom de David, il lit: «David, César des Aphkhaz et des Karthlians;» et même il veut encore que le **Ծ** signifie *David*, et que le **Է** *A* soit l'initiale du mot **აღმსქენებელი** Réparateur; ceci paraîtra, je crois, insoutenable, à ceux qui ont quelque habitude de l'histoire géorgienne. Si Wakhtang-Gourgaslan a pu se parer d'un nom décerné à sa valeur, durant sa vie, aucun monument, écrit ou autre, ne prouve que le titre de Réparateur ait été donné à David II vivant encore, et l'abréviation qui le représenterait par un seul **Է** serait aussi par trop forte. Enfin, outre les exemples déjà allégués de monnaies où se voit employée la particule **Զ** et, je vais en donner encore un, qui ne laisse aucun doute sur la valeur des deux lettres dont elle se compose. En effet, de la seconde des pièces dont je m'occupe, No. VI, il ne reste non plus que le centre, avec ces lettres bien lisibles **Ծ** **Ժ** **Ը** **Ծ** **Է** **Ը**, dont le sens n'est pas entièrement clair. Si la légende circulaire, qui manque, portait, comme la précédente, «David (?) roi des Aphkhaz et des Karthles,» le centre doit se transcrire: **Զ** **Զ** **Զ** **Զ** . . . avec la signification: «Et des

³⁶) Паар. II, p. 14, 15.

Raniens et des . . . » Parmi les noms géographiques, aux environs de la Géorgie, remplissant les conditions matérielles du mot à deviner, je ne vois que ტარონი Taron, ტერუნაკანი Térounacan, et Դարին ou Դարանդաշտ Darhin ou Darhandacht, nom arménien ancien du Mougan, le Mowacan des auteurs géorgiens. La province de Taron est évidemment trop éloignée, et d'ailleurs on ne sache pas que David y ait fait aucune conquête; Térounacan, canton et forteresse non loin de Chamkor, se prêterait assez à ce que nous cherchons; mais je préfère lire ici «Darhin, Darhan,» quoique ce nom de la plaine de Mougan soit bien peu usité. Voici mes raisons: les deux cantons de Ran et de Mowacan sont presque toujours nommés conjointement par les auteurs géorgiens, et presque toujours il ont ou reconnu ou secoué à la fois l'autorité des Bagratides. Et quant à ce qui concerne David, l'historien Matthieu d'Edesse³⁷⁾ nous apprend qu'en l'an 1123 ce prince conquiert Tiflis, Dmanis, le Chirwan, Chaki, Chamkor et beaucoup d'autres contrées; ses guerres heureuses contre les émirs de Gantzac sont connues d'ailleurs. Aussi dans les protocoles des plus anciennes chartes géorgiennes trouve-t-on habituellement ces mots: «Nous, roi . . . des Raniens, des Chirwaniens, de l'Arménie . . . »

Si la lecture ტარონის «de Tarin,» que je propose ici, n'est pas complètement sûre, en tout cas celle du Prince B. qui lit «des Taontiens,» est contraire à la grammaire

³⁷⁾ Manuscrit Mus. Roumiantzof, p. 254.

et peu conforme à l'histoire; car du nom de pays ტაო Tao, jamais on n'a dérivé le pluriel ტაონი, bien qu'on en forme très régulièrement l'adjectif ethnique ტაოელი *Taoéli*; et secondement aucun événement accompli dans la petite région du Tao ne pouvait porter le roi David à se glorifier d'en être le souverain ou le conquérant.

En résumé, c'est la seule induction fournie par le texte que cite le tsarévitch Theimouraz qui nous fait attribuer au roi David trois des monnaies où se voit le titre de césar; une quatrième paraît appartenir à un roi Giorgi. Celle où on lit: «Roi de Ran et de Tarin» reste douteuse; enfin, dans la série des rois géorgiens, David-le-Réparateur est reconnu par toutes les autorités comme le II^e du nom, parceque Bagrat-le-Niais, malgré son double nom, ne compte point sous celui de David. ³⁸⁾

§ 2. Giorgi incertains.

Le Prince B. a publié quatre monnaies inédites, portant le nom de Giorgi ³⁹⁾, et les attribue, le No. 2 à Giorgi I, les No. 3 et 4 à Giorgi II, le No. 7 à Giorgi III.

Pour le No. 2, le nom accompagnant la face du roi ne laisse aucun doute; au revers, se voit un sanglier courant, reconnaissable à ses longues défenses, qui ne permettent guère de le prendre pour un porc. Le Prince B. croit que ce signe peut avoir été choisi comme une

³⁸⁾ V. Wakhoucht, p. 53 de l'autographe, au mus. asiat. et T. des mat. au mot ტკობ.

³⁹⁾ Паар. II, Pl. I, N^o. 2, 3, 4, 7.

(insulte aux musulmans ⁴⁰⁾) et indiquer que le roi Giorgi I^{er} s'était affranchi de leur joug; or dans l'histoire de ce prince, 1014 — 1028, on ne voit rien de semblable, toutes ses guerres ont été contre les Grecs, et pas une seule indication ne fait croire qu'il ait eu affaire à d'autres ennemis. Je regarde donc cette pièce comme incertaine.

Une autre ne l'est pas moins: c'est celle du roi à qui le Prince B. donne le No. II parmi les Giorgi ses homonymes. Les lettres géorgiennes de son nom n'offrant aucune difficulté, l'auteur se détermine par la considération que l'effigie du roi ressemble fort à un portrait de ce prince peint dans l'église de Gélath. Je n'ai rien à dire contre la preuve, si ce n'est qu'elle fournit tout au plus une probabilité, et que le fait lui-même a besoin de démonstration.

§ 3. Dimitri I^{er}.

Les cinq monnaies, inédites jusqu'à présent, que le Prince B. attribue au roi Dimitri I^{er} ⁴¹⁾ sont géorgiennes-arabes. Sur la face, un D placé au milieu d'une légende arabe, et au revers le nom du khaliphe Mouktafi, émir des croyants, sont les seules preuves matérielles à l'appui de son opinion. Mais quoique sous le règne de ce khaliphe on trouve encore le roi David III, ce prince ayant occupé le trône durant un mois, suivant

⁴⁰⁾ Сборн. II, p. 48.

⁴¹⁾ Разр. III, Pl. I, N^o 1-4, litt. A.

Vardan, six mois suivant les Géorgiens, deux ans suivant Et. Orbélian, il paraît fort naturel de donner ces monnaies à Dimitri, de qui le règne glorieux dura près de 30 ans.

§ 4. Giorgi III.

La monnaie attribuée à ce prince ⁴²⁾ offre plusieurs particularités intéressantes.

1^o Sur la face on voit un roi debout, couronné; à sa droite, la lettre Φ , à sa gauche une lettre tout-à-fait semblable à un ζ n vulgaire, mais qu'il est difficile de ne pas regarder comme une Ξ M tracé à rebours, pour former avec la précédente le mot $\partial\gamma\omega\gamma$ *roi*, écrit de droite à gauche. Sous les lettres géorgiennes on voit, d'un côté, les quatre lettres grecques *HIOC*, qui font supposer de l'autre *ETIE*. Au revers, un saint, à la droite duquel se voit l'abréviation géorgienne du nom de Giorgi, avec la transcription en lettres grecques; en sorte que toute la légende paraît être $\partial\gamma\omega\gamma$ *ευγενιος*, $\zeta\omega\omega\omega\zeta\omega$ *ευγενιος* «Le roi noble, Giorgi noble.»

Au lieu de cela le Prince B. lit ⁴³⁾, sur la face: $\partial\gamma\omega\gamma$ ζ *ευνο*, et suppose que le ζ , appartenant à l'alphabet vulgaire, est l'abréviation du nom de S. Nina, mis par erreur auprès de l'effigie royale, au lieu d'être auprès de la sainte elle-même: je ne puis admettre cette explication.

⁴²⁾ Разр. III. Pl. I, N^o. 7.

⁴³⁾ Ibid. p. 19, 21.

Le Prince B. n'en a pas moins le mérite d'avoir établi ⁴⁴⁾ une comparaison fort juste entre le type de cette monnaie et celui des Comnènes Jean et Manuel, régnant, l'un 1118 — 1143, l'autre 1143 — 1180.

Qu'un monarque géorgien ait porté, comme vassal ou allié de la Grèce, le titre de *Nobilis*, usité à la cour de C. P., nous le savons suffisamment, par l'exemple de Bagrat IV, à qui les Annales attribuent successivement les titres de couropalate, nobilissime ⁴⁵⁾ ნოქლისძობს et sévastos: quelques-uns de ses successeurs purent donc en avoir reçu de pareils. Quant aux monnaies grecques portant l'effigie de S. Eugène et le titre *ευγενιος*, attribué aux empereurs, j'admets volontiers avec le Prince B., qu'elle ont été précisément frappées sous les deux Comnènes ci-dessus mentionnés, et que spécialement au temps de Manuel elles eurent cours en Géorgie, seul pays où on les trouve. Celles décrites par le Prince B. ont été déterrées à Birthwis, et M. Dubois, dans son voyage, t. I, p. 431, parle d'une trouvaille de ce genre, faite à Kouthaïs, en Iméreth.

Le Prince B. fait encore avec raison ⁴⁶⁾ remonter à

⁴⁴⁾ Сборн. II, p. 44, 47.

⁴⁵⁾ Celui-ci a encore été retrouvé, donné au même monarque, dans un memento de copiste, extrêmement curieux, mentionné par M. Platon Iosélian, Закавказ. вѣстникъ, 1845, Ч. Неофиц. p. 249, 250. Toutefois M. Platon, faute de renseignements, n'avait point reconnu, sous les formes ნოქლისძობს, ნოლისძობს, le latin *nobilissimus*.

⁴⁶⁾ Разр. II, p. 25; Сборн. II, p. 47.

l'époque de ce genre de monnaies le nom de *cirma-néouli*, donné en Géorgie, par les anciens auteurs, à une petite monnaie, valant un demi-abaz des temps modernes ⁴⁷⁾. Ce nom est évidemment l'altération géorgienne des mots «Kyr Manuel,» et me rappelle deux autres noms de monnaies restés inexplicables jusqu'à ce jour. Dans un document qui est regardé comme le testament de David-le-Réparateur ⁴⁸⁾, on lit: «Le doucat et le potonat du trésor d'Aténi sont également le prix de mon sang.» Or la famille des Ducas donna quatre empereurs à C. P., dans les années 1059—1078, et Nicéphore Botoniate régna ensuite, jusqu'en 1081, époque de l'avènement d'Alexis Comnène. Il me paraît très probable que les doucats et les potonats dont parle le roi sont des monnaies des Ducas et de Botoniate, ou des pièces frappées sur le même modèle que les leurs, dont le roi avait une certaine quantité dans le trésor de l'église d'Aténi. ⁴⁹⁾

Par ce qui précède, on voit que le Prince B. a réussi avec un grand bonheur à déterminer la monnaie géorgienne-grecque de Giorgi, qui ne peut être autre

⁴⁷⁾ V. Nouv-Journ. as. août 1855, Diss. sur les monn. géorg.

⁴⁸⁾ Mém. de l'Acad. des sciences, VIe Sér, Sc. mor. et pol. t. IV, p. 365.

⁴⁹⁾ M. Plat. Iosélian a trouvé au couvent de Chio-Mghwimé un acte de l'an 504—1135 (lis 1234 ou 404—1134), contenant donation de 110 drakma d'or, 400 doucats, ou 50 drakma, et divers autres cadeaux, formant en somme une valeur de 500 botinats; За-кавк. вѣстникъ, 1849, Ч. Неофиц. р. 130.

que le III' du nom, le père de Thamar; l'article consacré à cette monnaie dans le Сборникъ II, est un des meilleurs et des plus judicieux de tout l'ouvrage.

Il existe encore deux autres genres de monnaies géorgiennes-arabes, déjà connues, du même Giorgi III, dont la détermination n'offre aucune difficulté, bien qu'on ne puisse se rendre compte de tous les signes.⁵⁰⁾

Les unes présentent, sur la face, un roi assis à la manière orientale, tenant un oiseau tantôt sur le poing droit, tantôt sur le gauche. Après de sa tête on voit les lettres vulgaires ჯო, tracées cursivement, d'un côté; de l'autre, sur deux exemplaires (il en existe un de ce genre à notre Musée), la lettre **Ճ**. Dans le champ sont dispersés divers signes, inexpliqués jusqu'à présent, au sujet desquels je hazar-derai quelques remarques. Sur les Nos. 1, 2, 3, du Prince B., comparés avec le No. CCCIX de Marsden (Numismata orientalia . . .) on trouve, outre le nom de Giorgi, presque les éléments **⊕⊕ ⊕Ճ** «année 404 du cycle géorgien;» ce serait l'année 1184, dernière du règne de Giorgi III; sur un exemplaire du Musée de M. de Blacas, que j'ai eu occasion de voir à Paris, au lieu de **⊕⊕** j'avais vu **m⊕**, qui laisse soupçonner le nom de Thamar, associée en effet au roi son père dès l'année 1178, et, comme sur les autres, je voyais la date 404—1184. Ces explications, quoique bien plus naturelles que celle donnée par le Prince B., Разр. III. p. 7 suiv., ne peu-

⁵⁰⁾ Разр. III, Pl. I, N° 1 — 6.

vent pourtant être admises que comme renseignements, parceque les éléments n'en sont pas certains. Quant au No. 6 du Prince B., où l'on ne voit, outre le nom du roi, que la lettre D , peut-être celle-ci indique-t-elle დიმიტრიის ძე, fils de Dimitri.

La légende arabe, au revers de ces monnaies, ne laisse aucunement douter qu'il ne s'agisse de Giorgi III, fils de Dimitri et père de Thamar.

Il y a encore, du même souverain, deux monnaies, jusqu'à présent inédites⁵¹), où, d'un côté, se voit le monogramme géorgien du roi Giorgi, et de l'autre les mots arabes: «Mouktafi, émir el mouminin.» C'est ici le nom du 31^e khalife abbasside, qui régna, suivant Tchamitch, 1139 — 1147; suivant le Prince Barataïef, 1136 — 1160 (toutefois il dit⁵²), par erreur, que ce khalife était le 28^e). Or ce nom prouve que la monnaie est bien de Giorgi III, qui commença à régner au plus tard en 1156. Six exemplaires de ce genre, dont un de très petit module, existent à notre Musée asiatique, et ont été déterminés par M. Fraehn; on en trouve aussi dans la collection de l'Institut asiatique du Min. des aff. étrangères.

On se demande pourquoi Dimitri I^{er}, vainqueur des musulmans en tant de rencontres, pourquoi Giorgi III, dans les mêmes circonstances, ont consenti à mettre sur

⁵¹) Разр. III, Pl. I, N^o 7; Pl. IV, N^o 3.

⁵²) Ibid. p. 8.

leurs monnaies le nom d'un khalife. L'explication de ce fait ne serait-elle pas dans un passage de l'auteur arabe Bédreddin el-Aïni, qui écrivait en 1451, passage que M. Fraehn a bien voulu me communiquer? En effet cet auteur assure qu'en l'année 516 de l'hégyre (comm. dim. 12 mars) 1122 de J. C., le roi David, quoique déjà maître de Tiflis, accéda par politique au voeu qui lui fut exprimé par les habitants, de laisser tracer sur ses monnaies les noms de Dieu, du prophète et du khalife. «Le roi David, dit El-Aïni, leur accorda tout cela. Il entra, avec son fils Dimitri, dans la mosquée principale et écoutait la lecture du Qoran...; il estimait les musulmans plus que ne l'avaient fait les princes mahométans eux-mêmes...»

§ 5. Thamar.

Les monnaies et fragments de monnaies de la reine Thamar, tous en cuivre, sont fort nombreux dans les diverses collections; notre Musée, la collection de l'Institut asiatique, en possèdent plusieurs, et le Prince B. en publie 27, sans compter 5, qui se rapportent à cette reine et à son fils tout à la fois; ce qui a été publié avant l'an 1845 ou se trouve entre les mains des amateurs se monte à un nombre considérable. Pour mettre quelque ordre dans ce que j'ai à dire sur ce sujet, je diviserai les monnaies de Thamar en trois sections: celles datées, au nom de Thamar seule et avec son chiffre; celles datées, portant les noms de Thamar

et de son second mari, David - Soslan ; celles avec ou sans date, où le nom de la reine se voit avec celui de son fils.

La découverte du chiffre de Thamar, sur les monnaies de cette souveraine, est due entièrement au Prince B. Avant lui, aucun des numismates qui les avaient examinées n'avait vu dans ce chiffre autre chose que des noeuds entrelacés arbitrairement, sans aucune signification. Maintenant que la chose est éclaircie, chacun peut se convaincre qu'il n'y avait rien de si aisé que de reconnaître dans ces noeuds les lettres vulgaires Պ Ձ , très régulièrement assemblées; et pourtant nul ne s'en était avisé. ⁵³⁾

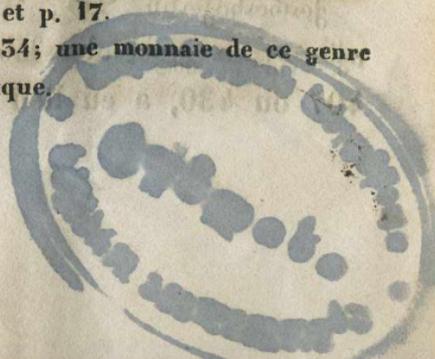
Mais ceci n'est qu'une simple curiosité numismatique, dont l'intérêt s'efface devant des résultats plus importants.

Trois des monnaies au chiffre de Thamar, publiées par le Prince B., portent une date très lisible, ՎԺԿԼ : ՎԺ : ou ՎԿԼ : ՎԼ : «en l'année pascale 404 ou 407 = 1184, 1187 de J.-C. ⁵⁴⁾»; une de celles de notre Musée asiatique donne celle-ci en caractères parfaitement nets et lisibles ՎԿԼ : ՎԼ : «en l'année pascale 430 = 1210 de J.-C.» elle est gravée sur la planche ci-jointe, No. 1.

Comme la lecture de la légende de ces monnaies au

⁵³⁾ V. Paap. III, Pl. II, Litt. Ж. et p. 17.

⁵⁴⁾ Ibid. Pl. II, N^o 7 et p. 76, 154; une monnaie de ce genre se trouve au Musée de l'Institut asiatique.



chiffre de Thamar offre d'assez grandes difficultés, parce qu'on n'en a pas un seul exemplaire complet, je vais indiquer quelques-unes des variétés que j'ai rencontrées parmi les exemplaires du Musée asiatique, en les rapportant à ceux publiés par le Prince B. Je partirai de ce principe, arbitraire si l'on veut, mais ne pouvant avoir aucune fâcheuse conséquence, que la date doit indiquer le commencement de la légende et que la grande majorité des exemplaires du Prince B. doivent contenir celle-ci tout entière, sauf les pièces de petit module. Je lis donc:

ԺԿԵ ¹⁾: ՎԾ ou ՎԵ: ou ՎԷ: ԵԲԵԹ: ՈԹԵԹ ²⁾:
ԿԻԲԸ ³⁾ ՅԴԾԸԿ ⁴⁾: ԳԵԲԵԵԿ: ԸԿԵ ⁵⁾

1) offre les variantes ԺԺԿԵ, ԺԺԿԵԵ.

2) var. ՈԹԵԿ.

3) — ԺԵ, ԺԲԸ, ԿԻԲ; ԿԻԲԸ, seule forme régulière, se lit sur un bel exemplaire du Mus. asiatique.

4) — ՅԾԿ, ՅԾԸԿ; ՅԴԾԸԿ, seule forme régulière, à la finale près, car il faudrait ԶԵԾԵ, se voit dans l'ouvrage du Prince B. Пап. III, Pl. IV, B. No. 1.

5) — ԸԿ, ԿԵ; ԿԵԵ, qui serait presque régulière, se voit au Mus. as. sur une monnaie de l'an ՎԷ, 430, au nom de Giorgi, fils de Thamar.

De toutes ces variantes, je forme cette légende, complète et régulière:

ქართლნიკონს ՎԾ, ՎԵ ou ՎԷ, ԵԵԶԵԹԵ ԵԴԹԵԵԿ
ոქն ճԵԾԵ ԶԵԾԵԵԿ ՏԹԵԵ ԵԵԵԿ: «En l'année pascale 404,
407 ou 430, a eu lieu la fabrication de cette monnaie.

Thamar.» Des trois dates ici rapportées, l'une coïncide avec l'an 1184, l'autre avec l'année 1187, la 3me. avec l'an 1210 de J.-C. La première et la seconde n'ont rien d'important, mais la dernière prouve incontestablement que Thamar vivait et régnait encore dans l'année indiquée.⁵⁵⁾

Je ne crois pas trop m'avancer en déclarant que cette lecture ne me laisse pas l'ombre d'un doute, et n'en laissera aucun dans l'esprit de ceux qui parcourront les mêmes monnaies que j'ai eues entre les mains. Mais comme le Prince B. s'est donné beaucoup de mal pour arriver à d'autres résultats, je ne crois pas devoir passer sous silence ses courageux efforts et m'abstenir de quelques explications.

La table comparative formée avec tant de peines, qui occupe 32 pages (Քառ. III, p. 46 — 78), les commentaires et remarques dont elle fournit la matière à notre auteur, témoignent d'une patience bien méritoire, et si la sagacité du Prince B. y est quelquefois en défaut, c'est le cas de lui appliquer le mot «mourir glorieusement au champ d'honneur.» Voici les réflexions qu'elle me suggère.

1° La forme ancienne de la lettre Յ, Յ presque semblable à un Տ *tioun* arménien et à un Տ *i* manuscrit Khoutzouri, a fort bien pu l'induire en erreur, en lui faisant lire ՏԸԾ, ce qui est ՅԸԾ, pour ՅԸԾ.Տ fabrication,

⁵⁵⁾ La date 404 se trouve sur un fragment (Քառ. III, p. 134), que tous les caractères extérieurs montrent appartenir à une monnaie de Thamar.



mot qui ne laisse aucun doute quand on voit ⴁⴃⴄ sur es monnaies d'argent de Rousoudan.

2° Toutefois il ne devait pas, sur le No. 8 (p. 31), lire ⴁⴃⴄ , mais... ⴁⴃⴄ ...; ni, p. 33, ⴁⴃⴄ pour ⴁⴃ ; ni, p. 50, ⴁⴃⴄⴅ , car ce mot est un verbe à l'impératif, signifiant «glorifie,» et non «que glorifie, que soit glorifié,» comme le dit l'auteur.

3° P. 52, ⴁⴃⴄⴅ est un barbarisme impossible; il faudrait au moins ⴁⴃⴄⴅⴆ , pour signifier «agrandis, exalte,» mot qui, d'après la remarque précédente, ne peut entrer dans la phrase dont il s'agit.

4° P. 53, 55 suiv., 64, ⴁⴃⴄ ne peut signifier en chiffres 74, il faudrait tout au moins ⴁⴃⴄⴅ . Quant à l'explication de cette soi-disant date par l'omission de la centaine, puis par l'année 1154, l'erreur matérielle des Annales géorgiennes,* qui placent l'avènement de Thamar en 6686 du monde, 1156 de J.-C. a déjà été traitée comme il convient par Wakhoucht ⁵⁶). On n'en connaît pas la source, mais elle saute si fort aux yeux que le plus ignorant en est frappé, et c'est par abus de la conjecture que le Prince B. s'en est aidé pour expliquer une abréviation mal comprise, une date qui n'existe réellement pas sur la monnaie. Tous les calculs de l'auteur, p. 62, 63, pour expliquer cette difficulté, sont donc sans base réelle; car non seulement l'année mondaine des géorgiens n'est pas en arrière de 20 ou 22 ans sur celle

⁵⁶) Bull. scient. t. IV, p 333; cf. Паsp. III, p. 59.

des Grecs, mais encore il est prouvé maintenant qu'elle devance celle-ci de 96 années, et de plus on pourrait à peine prouver par une demi-douzaine d'exemples qu'ils en aient fait usage dans leurs livres: tandis que le témoignage des auteurs arméniens, celui d'une inscription de Sanahin, celui d'un manuscrit géorgien et toute la série des faits, prouvent que l'avènement de Thamar est de l'année 1184. Ainsi les résultats obtenus par notre auteur, *Paзp.* III, p. 68 et suiv. sont complètement inexacts.

5° P. 70, il est également impossible de trouver dans la légende des monnaies dont je parle, rien qui ressemble aux mots ծօծ յՅՅՅԵօԵՅ «de son pays;» l'auteur a pris à tort les lettres de la fin et celles du commencement de la légende, pour l'indication de ces mots.

6° Enfin, sur aucune des monnaies ici examinées on ne voit rien qui laisse soupçonner le nom de Tiflis; p. 73.

Je passe maintenant à la seconde espèce des monnaies de Thamar, à celles où son nom est accolé à celui de David-Soslan.

Ces curieuses monnaies bilingues, toutes déjà connues ⁵⁷⁾, portent sur la face, au milieu du champ, un signe que personne, jusqu'à présent, n'a su expliquer;

⁵⁷⁾ *Paзp.* III, Pl. III, N° 1—6; cf. Marsden, N° CCCXX; Tychsen, *Comm. Soc. Gott.* t. X. P. III, N° III, IV. Un très bel exemplaire dans la collection de l'Institut asiatique.

et que tous les numismates avaient pris pour la figure d'une lance ou hallebarde; explication insuffisante, parce que la ressemblance n'est pas assez parfaite pour la faire admettre. Des deux côtés de ce signe sont distribuées, en haut et en bas, les quatre lettres + ԿԿԿ, յԵԵԵ-ԵԵԵԵ 420, et plus bas, de gauche à droite, les deux monogrammes ԹԴ. ԾԹ, le tout signifiant: «En l'année pascalle 420 (= 1200); Thamar-David.» Chacun sait, en effet, que vers l'année 1193 Thamar contracta un second mariage, avec David-Soslan, qui mourut probablement en 1209.

Aujourd'hui, qu'après bien des hésitations la valeur des deux lettres numérales ici employées est bien connue, rien n'est si aisé que de se convaincre de l'exactitude de la date assignée à ces pièces. Quant au signe qui en occupe le centre, le Prince B. émet, p. 40 et suiv., la conjecture *très spécieuse* que ce doit être un Θ et un Δ grecs réunis, pour signifier la même chose que les deux monogrammes géorgiens, indiquant le nom de la reine et de son époux. J'ai dit *très spécieuse*, car il n'est pas possible de ne pas être frappé, au premier coup-d'oeil, de la vraisemblance de cette explication. Toutefois, ce qui peut faire douter encore, c'est que le même signe, sans modification essentielle à ce qu'il semble, se retrouvera sur des monnaies du roi Dimitri II⁵⁸); or là, évidemment, on ne peut lire les noms de

⁵⁸) Разр. III, Pl. III, N^o 1 — 3.

Thamar et David. Une autre monnaie inédite, représentée en cul-de-lampe, p. 45, offre l'association de ces noms sous la forme $\text{D}^{\text{D}}\text{D}$.

En somme, les monnaies datées de Thamar fournissent les années, 404 — 1184, 407 — 1187, 420 — 1200, 430 — 1210.

Sur une troisième série de monnaies, toutes géorgiennes, le nom de Thamar paraît avec celui de son fils Giorgi-Lacha, associé au trône vers l'an 1207, dans sa 13^e année. Ici, d'un côté se trouve le D initial de Thamar, ou les lettres D^{D} , $\text{D}^{\text{D}}\text{D}$ qui en sont l'abréviation ⁵⁹). De la légende qui entourait le monogramme, il ne reste rien qui puisse se lire ou se deviner; l'autre face porte également la lettre D ou le monogramme bien connu D^{D} Giorgi. La légende circulaire est un peu moins détériorée, mais sans qu'il en reste assez pour être lu, sauf sur un exemplaire, No. 1, Pl. IV, où l'on voit $\text{D}^{\text{D}}\text{D} \text{D}^{\text{D}}\text{D} \text{D}$; ainsi le tout serait: $\text{D}^{\text{D}}\text{D} \text{D}^{\text{D}}\text{D} \text{D}$; «O Dieu, exalte le roi Giorgi.» A cette monnaie me paraît se rapporter un fragment inédit, appartenant au Mus. asiatique, et qui est gravé sur la planche ci-jointe No. 2. Au centre l'on aperçoit deux restes de traits perpendiculaires qui semblent provenir des lettres D^{D} , et du même côté l'on distingue à la circonférence les lettres $\text{D} \dots \text{D}^{\text{D}}$. De l'autre côté, on ne voit rien au centre; mais dans les noeuds de la cir-

⁵⁹) Ibid. Pl. IV, No 1 — 8.

Les lettres numérales sont très nettes, dans les dessins du Prince B., comme aussi sur un très bel exemplaire du Mus. asiatique, provenant de M. le comte Tolstoï (ad Num. 2. æ.); mais comme les légendes sont incomplètes, on ne sait s'il faut réellement admettre sur toutes ces pièces la date 430 — 1210, purement et simplement, ou supposer qu'au moins sur quelques-unes il y avait à la suite une autre lettre numérale, comme \mathfrak{N} ou \mathfrak{D} , de façon à donner au moins l'année 433 — 1213, ou 434 — 1214; car d'après les monuments et les témoignages écrits, il semble constant que Thamar mourut au plus tôt en 1212, et nous avons précédemment montré qu'il existe des monnaies de cette reine, de l'an 430 — 1210. Il paraît sans doute extraordinaire que Giorgi ait fait frapper des monnaies en son propre nom, du vivant de sa mère; mais je ne reculerais point devant un fait positif, comme la date, que je crois démontrée, de la mort de Thamar vers 1212, pour quelques circonstances dont le détail paraîtrait obscur; enfin, dans la collection de M. le Duc de Blacas, j'ai vu une pièce sur laquelle j'ai copié ce fragment de légende: ... \mathfrak{N} \mathfrak{D} \mathfrak{L} \mathfrak{T} \mathfrak{B} \mathfrak{I} \mathfrak{C} \mathfrak{H} \mathfrak{N} \mathfrak{C} \mathfrak{H} ..., i. e. «En l'année pascale ...31, au nom de Dieu;» comme je n'avais à ce sujet, il y a 20 ans, aucune idée préconçue, je me fie volontiers au dessin fait par moi à cette époque, et je crois que la pièce en question, au nom de Giorgi, fils de Thamar, est de l'année 431 — 1211. La légende géorgienne, du

centre, et celle arabe du revers n'offrent aucune difficulté et sont suffisamment connues.

L'autre espèce de monnaies de Giorgi IV ⁶¹⁾ est remarquable à bien des égards. C'est par une pièce de ce genre qu'a commencé dans le monde savant l'apparition de la numismatique géorgienne; par une singularité bien extraordinaire, la lecture très peu satisfaisante qu'en a donnée le savant Adler, d'après Stéf. Avtandil, archevêque de Tiflis, qui se trouvait à Rome en 1782, n'a pu encore être remplacée par une meilleure. Pourtant les caractères en sont beaux et nets, et les exemplaires publiés par Adler et Marsden, dans le Musée Arrigoni et par le Prince B., devraient être suffisants, car il sont plus que passablement bien conservés. La difficulté est dans la légende même, unique en son genre; le nom et les attributs du roi y sont au génitif, comme dans certaines monnaies grecques des Arsacides ⁶²⁾, et elle se compose à ce qu'il paraît de six mots, dont les quatre premiers doivent se lire incontestablement: + ჳოთაგო მყოთობ
თაძისობ ძისა. «De Giorgi, fils du roi Thamar...» Quant à ce qui suit, après les efforts infructueux que j'ai déjà tentés, je ne hazarderai pas de nouvelles conjectures; je remarquerai seulement que l'attribut სჯავახეთელ «le Djawakhéthien,» imaginé par le Prince B. ⁶³⁾, quoiqu'il

⁶¹⁾ Паар. III, Pl. IV, ḡ, 1, 2, cf. N^o 5; Marsden, N^o CCCXX, p. 310.

⁶²⁾ Паар. III, p. 165, n.

⁶³⁾ Ibid. p. 92. suiv.

rende assez bien compte de toutes les lettres restantes, est contraire à la grammaire géorgienne qui ne permet pas de former de pareils ethniques. Et puis, dans ce que nous savons de la vie de Giorgi IV, rien ne fait croire que des rapports particuliers avec la province de Djawaktheth lui aient valu un tel surnom.

Il me reste à parler de certaines monnaies, inédites et inconnues jusqu'à présent, qui se trouvent par centaines dans notre Musée asiatique, et que je crois pouvoir attribuer à Giorgi IV⁶⁴). Ce sont des pièces fort petites, minces et composées d'un mélange de cuivre et d'étain ou d'argent, dans le genre des *grazie* de Toscane et des anciennes pièces de six liards, en France. Elles ont été trouvées, il y a une douzaine d'années, avec quantité d'autres du même genre, par un paysan, dans les ruines d'une maison de Loré, dont je parlerai plus bas. Elles portent toutes, d'un côté, la légende arabe gravée à l'envers sur plusieurs exemplaires: « Dieu est ma suffisance; » de l'autre, le monogramme G. Y. , surmonté d'un signe d'abréviation, et suivi des lettres G. P. G. « Giorgi, roi. » Si ces lettres géorgiennes sont très reconnaissables sur les No. 4 et 6 de la planche ci-jointe, on a plus de peine à les deviner sur le No. 5; quant au No. 7 je renonce à déchiffrer les signes qui s'y voient, dont je garantis pourtant la parfaite exactitude.

Ce qui me fait pencher pour Giorgi IV, c'est que

⁶⁴) V. la Planche ci-jointe, N^o 4 — 8.

189
441
1237



ces monnaies, par les caractères extérieures du métal et de la fabrication, ont la plus grande analogie avec celles marquées d'un ⊕ R au centre, que je crois indiquer Rousoudan, avec lesquelles elles ont été déterrées, et que j'aurai tout-à-l'heure à décrire.

§ 7. Rousoudan.

Les monnaies géorgiennes-arabes de Rousoudan, tant en cuivre qu'en argent, sont extrêmement nombreuses dans les collections; elles sont les mieux frappées, sinon les mieux gravées de toutes les pièces géorgiennes, sont aussi les plus lisibles, et très importantes pour la chronologie.

Les pièces de cuivre, antérieures aux autres, portent d'un côté, au centre, le monogramme connu ⊕ B R S N , encadré dans un octogone, formé de divers traits croisés, où le Prince B. croit voir les éléments des lettres vulgaires ⲓⲟⲩⲁⲛ *oudan*, complétant le nom de la reine; mais quoique j'aie vu un bon nombre de ces monnaies, cette assertion, ne me paraît pas démontrée⁶⁵). Je n'ajouterai rien de plus, sinon qu'elles portent, au revers, la date ⲠⲚⲔ ⲠⲔⲛ «année 447 -- 1227,» qui est désormais acquise à la science.⁶⁶)

Il existe au moins neuf différentes frappes de ces monnaies, dont une est reconnaissable par le R du premier

⁶⁵) V. Paap. III. Pl. VI, litt. A, et p. 125.

⁶⁶) Ibid. N° 10 -- 14.

mot de la date, gravé à l'envers, de façon à lui donner l'apparence d'un 5. J'en ai vu une telle dans la collection de M. le duc de Blacas, et une autre dans celle de notre Musée asiatique.

Les monnaies d'argent de Rousoudan sont généralement ainsi composées⁶⁷⁾: au centre de la face, l'effigie du Sauveur, entre les monogrammes ic xc ou xi. Sur un exemplaire du Musée asiatique, comme sur le No. 4 du Prince B., le c du premier groupe est à l'envers. La légende circulaire est ainsi conçue: + 4R სსკელოთა ღჳთობსათა იჰქედს. Les variantes sont: 1) 4R ქრისტეანქრისტე: sur le No. 4 du Prince B., le 4 est frappé à l'envers. 2) ღთობსათა, ღმრთობსათა; 3) sur un exemplaire du Musée asiatique le 5 du dernier mot a été frappé à l'envers. L'irrégularité de o employé au lieu de e se reproduit ici fréquemment, comme déjà dans les monnaies de Giorgi III et de Thamar. Le sens de la légende est: «En l'année 450, ceci a été frappé.» Cette date nous reporte à l'année chrétienne 1230, époque où, après l'expulsion de Djélal-ed-Din, Rousoudan jouit de quelques années de paix et put en profiter pour veiller à l'administration de ses états.

Sur l'autre côté des mêmes pièces d'argent, on voit le monogramme connu de Rousoudan, placé dans la

⁶⁷⁾ Ibid. N^o 1 — 9, et p. 125; Castiglioni, Pl. XVII, N^o 10; Adler, coll. nov. N^o CXIII.

plupart des cas au milieu d'une espèce d'ovale qui rappelle la forme manuscrite du **Ճ D.**

A ces deux sortes de monnaies de Rousoudan, il faut en ajouter une troisième, déjà mentionnée plus haut: ce sont de petites pièces d'alliage, comme celles de Giorgi IV, et trouvées comme celles-ci à Loré. D'un côté, on voit au centre un **Ճ R**, marqué d'un point à gauche ou de trois à droite et souvent frappé à l'envers. En comparant 54 pièces de ce genre, choisies entre un plus grand nombre, on parvient, non sans peine, à en tirer les lettres **ՃՓՃ ՃՓ**, frappées également au rebours sur un bon nombre d'exemplaires⁶⁸⁾; mais avant le premier mot il y a encore un ou deux signes dont il m'est impossible de deviner le sens. Le reste de l'inscription donne: «. . . Rousoudan, roi des rois.» De l'autre côté ou lit, en lettres tracées soit régulièrement, soit à l'envers: **Ք ԵՏԻՅՈՒՆՆԻ ՈՒՅՈՒՆՆԻ** «J.-C. au nom de Dieu.» On remarque 1° que le **Ք** est entièrement arménien, au lieu de **Փ** géorgien, initial du nom de J.-C.; 2° les signes d'abréviation placés sur le **Ի** et sur le **Ն**, No. 9, 10. Quant au No. 11, quoiqu'il semble bien que le graveur ait voulu reproduire la même formule, on en reconnaît à peine quelques signes, tant les traits sont grossiers et défigurés.

J'ai autrefois essayé de déchiffrer ces monnaies⁶⁹⁾; igno-

⁶⁸⁾ V. la planche ci-jointe, N^o 10, 11; le N^o 9 est à rebours.

⁶⁹⁾ Bullet. scient. t. II, p. 381.

rant alors la valeur numerale du ¶ 400, que j'ai trouvée seulement en 1843, ainsi que le savent les lecteurs du Bulletin historico-philologique (t. I, p. 231), j'avais cru pouvoir lire les deux signes qui m'embarrassent ici, ¶ † «en l'année 30;» en effet cette date paraissait coïncider avec d'autres, analogues, trouvées sur les monnaies de Thamar, de Rousoudan et de l'un des deux David qui lui succédèrent. Aujourd'hui je ne puis soutenir cette explication, quoique les deux signes me semblent bien être ce que j'ai dit. Dans le même article du Bulletin scientifique, par une inadvertance que je prie le lecteur de corriger, j'ai faussement attribué à M. S.-Martin l'opinion que Rousoudan mourut en 1237. Ce passage doit être rectifié ainsi: «Wakhoucht place ce fait en 1237; ainsi que l'avait déjà établi par la simple critique M. S.-Martin, *l'autre date (1247) est la véritable.*» V. Mém. sur l'Arm. t. II, p. 255 et 292.

§ 8. Des contremarques.

Il me paraît à propos de dire ici quelques mots des contremarques usitées chez les Géorgiens. Non seulement ces signes se plaçaient sur les monnaies, pour les attribuer à un souverain autre que celui sous lequel elles avaient été frappées primitivement, mais encore les monnaies d'un règne étaient souvent contremarquées durant le même règne, pour des motifs qui nous échappent, mais que chacun peut suppléer.

Sur les pièces de Thamar on trouve :

1° La lettre \mathfrak{D} inscrite dans un parallélogramme simple, avec ou sans point au milieu.

2° Une contremarque ronde, ayant au centre les mêmes enroulements qui se voient au haut du chiffre de Rousoudan, sur les grandes monnaies de cuivre de cette princesse; V. Paзp. III, Pl. II, No. 6, 8.

3° Un Θ , inscrit dans un octogone, formé de deux carrés superposés: Paзp. III, Pl. II, No. 16.

4° Une \dagger , avec deux points sous les bras, et à côté le commencement d'une autre lettre: Paзp. III, Pl. III, No. 5.

5° Une contremarque semblable à des lettres arabes, و ; Paзp. III, Pl. III. No. 6.

6° Un \mathfrak{D} inscrit dans un parallélogramme à doubles lignes, arrondies aux coins, avec un point au centre; Paзp. III, Pl. VIII, Litt. A.

Sur celles de Giorgi IV:

7° Une contremarque représentant parfaitement, moins le monogramme, l'ornement du fond des grandes monnaies de cuivre de Rousoudan, où le Prince B. croit voir le complément du nom de cette princesse; *ibid.* Pl. V, No. 14, cf. Pl. VIII, litt. A.

Sur celles de Rousoudan:

8° Un ϕ ; Paзp. III, Pl. VI, No. 12; cf. *Instit. orient.* un exemplaire. En outre, le \mathfrak{D} inscrit dans un parallélogramme à double trait, arrondi aux coins, avec ou

sans point au centre; et encore les No. 2 et 7 ci-dessus.

Sur une reffrappe de Djélal-ed-Din:

9° $\begin{matrix} \text{IC} & \text{XC} \\ \text{NI} & \text{KA} \end{matrix}$; se trouve dans un dessin que m'a communiqué le Prince B., et qui est inédit.

10° Un d e et un r enchevêtrés, formant presque un z *dj* manuscrit, marque qui se retrouve aussi, sur une monnaie de Thamar, de la collection de M. le duc de Blacas; Journ. as. juillet 1836, p. 14 et ailleurs.

Les 1^{re} 6^e et autres semblables pourraient bien être l'abréviation du mot დსგო , dang, poids et valeur de 20 kop. assignations, ou mieux celle du nom d'un roi David, soit le mari de Thamar, soit l'un des David postérieurs. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'une monnaie de M. le duc de Blacas, déjà décrite, Journ. as. juillet 1836, p. 16, monnaie dont la légende arabe contient le nom de Thamar, porte au revers un D , précédé de trois points, frappé en même temps que la pièce, et qui se rapporte très convenablement au second mari de cette princesse. C'est le seul exemple connu, de ce genre.

La 2^e et la 7^e semblent représenter les lettres b g *n* d Narin-David.

La 3^e paraît, au premier coup-d'oeil, être un *théta* grec capital, mais en le regardant dans un autre sens, on y reconnaît un *ph* géorgien, moins la queue d'en bas, semblable à celui qui entre dans le mot ჟფქცხბძე , v. sur la planche ci-jointe, No. 12, par-là il se rap-

proche de la 8^e, qui est un lettre tout-à fait géorgienne, initiale, à ce que je crois, du mot *ფულო* monnaie de cuivre.

De la 4^e ce qui se voit nettement n'est qu'une croix.

La 9^e est toute grecque et très curieuse.

La 10^e est l'abréviation du nom *გრეკლე* *Eréclé*, qu'il est curieux de trouver sur une vieille monnaie de Thamar; du cabinet de M. le duc de Blacas.

§ 9. David IV et V.

De ces deux David on a des monnaies géorgiennes-arabes, avec dates, ou arabes-mongoles-géorgiennes, aussi datées; je vais les passer en revue chronologiquement; je m'efforcerai ensuite de donner la série exacte des faits afin de les déterminer aussi justement que possible.

1^o Chiffre géorgien de David, année 642 de l'hég. (comm. 9 juin.) 1244; Qaân-Chah et David, frappée à Tiflis; *Разр.* III, Pl. VIII, No. 3.

2^o Même chiffre, année 645 hég. (comm. 8 mai) 1247; Qaân-Chah et David; Tiflis.

3^o Autre chiffre de David, année 456 467 — 1247; Gaïouk et David; Tiflis; *ibid.* No. 1, 2; Institut oriental; M. Reichel, et le Prince Bagration Imérétinski I^{er}, ont de très beaux exemplaires.

4^o Chiffre de David, No. 1, 2, année 650 hég. (comm. 14 mars) 1252; Qaân-Chah et David; Tiflis; *ibid.* No. 4. J'ai indiqué ici la correspondance des années de l'hégire, d'après l'Art de vérifier les dates, éd. Paris

1818, 8^o, qui donne des variantes relativement aux indications du Prince B.

Pour déterminer les deux types indiqués par les No. 1, 2, 4, et par le No. 3, unique, voici quelques renseignements tirés des Annales géorgiennes.

Lorsqu'en 1236 Rousoudan donna sa fille Thamar en mariage à Gaiath-ed-Din Kai-Khosrou II, fils d'Ala-ed-Din (l'Annaliste dit à tort: fils de Rokn-ed-Din), sultan d'Icône, elle envoya, en même temps que la jeune princesse, son neveu David, fils de Giorgi-Lacha, et, l'année suivante, fit couronner son fils David à Kouthathis, par le catholicos d'Aphkhazie, afin d'ôter à son neveu tout espoir de parvenir au trône.

La même année, les Mongols ayant pénétré en Géorgie, la reine se retira, soit à Kouthathis, soit à Ousaneth, au milieu des montagnes qui séparent les bassins de la Medjouda et de la Rékhoula. Durant les trois années suivantes, les Mongols ayant conquis les principales places de la Géorgie, le généralissime Awag s'étant soumis aux Tartares, Rousoudan songea également à leur envoyer son fils David, ce qu'elle exécuta après la défaite de Gaiath-ed-Din, en 1243. Le jeune prince ayant donc été conduit à Barda, au campement des noïns, «on lui donna toute la Géorgie, Samchwildé, tous les grands et mthawars du royaume.» Informé de ce qui avait eu lieu,

Mangou ⁷⁰⁾ demanda qu'on lui envoyât les principaux seigneurs géorgiens.

Cependant la reine ne négligeait aucun moyen pour parvenir à se défaire de son neveu, mais ses criminelles tentatives furent sans succès, et sa tendresse maternelle cruellement déçue par l'envoi de son fils auprès de Batou, qui, après l'avoir gardé deux ans, le fit partir pour la Tartarie; sur ces entrefaites, elle mourut elle-même, soit de chagrin, soit en s'empoisonnant, selon le dire de l'histoire arménienne, soit même par l'effet des machinations de son neveu, quand il revint de la cour de Mangou, suivant Et. Orbelian.

Cependant, après le départ du fils de Rousoudan, les Géorgiens redemandèrent David, fils de Giorgi-Lacha, qui était dans un cachot, à Icone. Suivant les Annales, il avait passé 5 ans au fond d'un puits sec, réservé aux malfaiteurs, et six mois chez un marchand, qui l'avait recueilli après son naufrage, en sorte que sa captivité avait duré 6 ou 7 ans. Si l'on compte ces années depuis 1236, sa délivrance eut lieu après l'an 1243, époque où les Mongols vainquirent Gaiath-ed-Din, son persécuteur, et s'emparèrent de Césarée. Mais suivant le récit très embrouillé des Annales, il n'aurait été tiré de là qu'après la mort de sa tante, ce qui me paraît moins pro-

⁷⁰⁾ L'Annaliste commet ici une erreur, qui sera répétée plus bas à satiété: à cette époque, le trône des Mongols était occupé par Ogodaï.

nable; car dans ce cas il n'aurait pu assister, en Mongolie, à l'inauguration de Gaïouk, en 1246.

Sans faire donc attention aux autres circonstances, il me paraît que David, fils de Lacha, devint libre peu après l'envoi de son cousin auprès de Batou. Eu tout cas, il fut expédié lui même chez Batou, après avoir été sacré roi, et par celui-ci à la cour de Mangou (?), où il retrouva son cousin. Comme l'affaire de sa délivrance avait été conduite par Waram, seigneur de Gag, il prit le nom de Waramoul, au dire des Arméniens. Les Annales le surnomment Oulo, les Mongols Saïn, et le tsarévitch David, dans sa *Краткая ист. о Грузин*, p. 75, Soslan.

Encore suivant les Arméniens, ce fut Gaïouk qui partagea la royauté entre les deux frères; d'après le tsarévitch David, *loc. cit.*, ce fut Mangou; suivant les Annales, Qoubilaï. Les deux princes, au dire de l'Annaliste, restèrent cinq ans en Mongolie, et ne furent renvoyés avec le titre de roi, que du temps d'Houlagou, i. e. après l'an 1256; mais cette assertion ne me paraît pas soutenable, ainsi que j'ai essayé de le prouver dans mes notes sur les Annales. Depuis lors, les deux cousins restèrent unis, à Tiflis, jusqu'à ce que Nara-David s'enfuit irrévocablement en Iméreth, en 1259.

Les faits étant tels que je viens de les exposer, la monnaie de l'an 642 — 1244, quoique frappée à Tiflis, me paraît appartenir à Narin-David, fils de Rousoudan, qui était alors reconnu roi par les Mongols, mais déjà

auprès de Batou. Par la même raison, celles que j'ai précédemment mentionnées, No. 2^o 645 — 1247, et No. 4^o 650 — 1252, étant au même type, se rapportent au même prince, et auraient été frappées durant son absence. Quant à celle No. 3^o avec la date géorgienne 467 — 1247, à cause de la différence de type, et comme elle porte le nom de Gaïouk, il me paraît vraisemblable qu'elle est de David, fils de Giorgi-Lacha, comme le croit aussi le Prince B., *Pa3p.* III, p. 141. Au reste, on a encore de ce prince quelques monnaies à légendes persanes, où il est nommé expressément «Daoud, fils de George; Bagratide,» ou simplement «Daoud Bagratide. Notre savant numismate, M. Fraehn, a décrit les suivantes:

a) *℞* En 650 de l'hégyre, 1252, 3, Mangou-Qaân et David, fils de George; Tiflis.

b) *Æ* En 652 de l'hégyre, 1254; Mangou-Qaân et David, fils de George; Tiflis. ⁷¹⁾

c) *℞* En 654 de l'hégyre, 1256; Mangou-Qaân et David, fils de George; Tiflis. ⁷²⁾

Enfin, la monnaie que Tychsen ⁷³⁾ a attribuée par erreur à «Nara fils de George,» et qui porte sur la face les monogrammes de Thamar et de David, est du genre

⁷¹⁾ Mém. de l'Ac. des sc. VI^e sér. sc. mor. et pol. t. II, p. 492, N^o 8 — 10.

⁷²⁾ Ibid. p. 494, N^o. 14.

⁷³⁾ Comment. Soc. Gott. t. XIV, N^o. VI, VII.

de celles que j'ai décrites plus haut; elle appartient donc à Thamar.

§ 10. Dimitri II.

Les monnaies de Dimitri II qui viennent d'être publiées pour la première fois⁷⁴), portent d'un côté, au centre, les lettres D^{H} DE, fort reconnaissables, et qui donnent commodément l'abréviation du nom de Démétré. Autour, sont placées en carré les lettres K . $\text{K}\Phi$, qui peuvent aussi très bien se lire թյայոյո թյայոյո «roi des rois:» cette explication est si naturelle qu'il semble qu'on n'en doive pas chercher d'autre, et il est à craindre que les conjectures proposées par le Prince B. ne soient plus précieuses qu'utiles.

De l'autre côté de ces monnaies, le centre est occupé par une figure extrêmement analogue à celle remarquée sur les pièces de Thamar, Paap. III, Pl. III, No. 1 — 6. Là le Prince la prend avec beaucoup de vraisemblance, ainsi que je l'ai dit, pour la réunion de deux lettres grecques, dont il donne une explication très plausible⁷⁵); ici, au contraire, il croit que c'est «une espèce d'arbalète (лукъ), ou peut être un monogramme inconnu.» Si la précédente explication emportait démonstration, il faudrait, ce qui n'est pas, qu'ici elle fût admissible sans aucun changement, à moins qu'on ne consente à voir ici deux Δ Δ superposés, pour signifier,

⁷⁴) Paap. III, Pl. VIII, N^o. 1 — 3; p. 161.

⁷⁵) Ibid. p. 134.

Démétré, fils de David. Si, au contraire, c'est ici la figure d'une arbalète, ou arme quelconque, comme le croyaient, jusqu'à présent, les numismates, la conjecture du Prince tombe d'elle-même. Quant à la légende circulaire, de ce même côté, ce qui en reste est très net, mais malheureusement et ces exemplaires, et celui du Prince Th. Gagarin sont incomplets au même endroit. Voici ce qui se lit: $\text{Ⲭ}\text{Ⲡ}$: $\text{Ⲭ}\text{Ⲡ}$: $\text{Ⲕ}\text{Ⲛ}$: $\text{Ⲛ}\text{Ⲭ}$ (la dernière lettre est gravée à rebours): ce qui suit, dans les dessins du Prince B. semble être la partie inférieure d'un Ⲣ ; mais sur l'exemplaire du Prince Gagarin, j'ai vu presque un Ⲣ suivi d'un Ⲡ , dont la partie de droite et le haut sont très visibles. Toutefois, à cause de l'état de dégradation où se trouvent ces monnaies, je ne veux hasarder aucune explication, ni critiquer celle du Prince B. quoiqu'elle me paraisse peu satisfaisante.

Afin de compléter ce qui concerne les monnaies anciennes des Bagratides, je ne dois pas passer sous silence celles qui ont été frappées soit avec quelque lettre géorgienne, soit avec le nom d'un roi géorgien en lettres arabes, soit enfin avec une formule chrétienne qui, combinée avec la date et le lieu de fabrication, nous aide à déterminer le souverain au règne duquel elles appartiennent. Les voici dans l'ordre chronologique:

1) Ⲡ au centre une croix, dans un cercle. En 679 H. — 1280, 1; lég. arabe: In nomine Patris et Filii et

Spiritûs Sancti Dei; au revers, lég. mongole, où se trouve le nom d'Abagha-Khan. ⁷⁶⁾)

2) En 680 H. — 1281, 2; la légende arabe se termine par l'addition du mot unius (Dei), et par une croix; dans la légende mongole, le nom d'Abagha. ⁷⁷⁾)

3) En 681 H. — 1282, 3; le reste semblable à la précédente, mais pas de croix à la fin. ⁷⁸⁾)

4) R En 683 H. — 1284, 5; même légende arabe que ci-dessus No. 2, 3; dans la légende mongole on voit le nom d'Ahmed, le même que Tagoudar. ⁷⁹⁾)

5) R En 685 H. — 1286, 7; même légende arabe, sans croix à la fin ⁸⁰⁾); la légende mongole contient le nom d'Arghoun.

6) R Croix dans un cercle. En 690 H. — 1291,

⁷⁶⁾ Mém de l'Ac. des sc. *ubi sup.* p. 501, N^o 60, et Pl. IV, N^o 6. En haut de la monnaie, à droite, au-dessus du premier mot arabe, on voit les restes d'un monogramme géorgien, qui reparait sur une monnaie semblable d'Arghoun; V Tychsen, de Nummis Seldjukidarum, Pl. I, N^o 18, et sur une monnaie de Ghazan, Разр. III, p. 172, dont j'aurai tout-à-l'heure à rendre compte.

⁷⁷⁾ Ibid. N^o 62.

⁷⁸⁾ Ibid. N^o 63.

⁷⁹⁾ Ibid. p. 503, n. 70, 71.

⁸⁰⁾ Ibid. p. 504, N^o 77; cf. Recensio Num. Muhammedanorum p. 180, où l'on voit une croix à la fin, mais pas de date; Mém. de l'Ac. des sc. *ubi sup.* N^o 77, 78, plusieurs monnaies semblables, aussi sans date; Разр. III. p 174, une pareille monnaie (d'Arghoun), sans date, mais terminée par une croix.

même légende arabe, avec un monogramme géorgien à la fin; Argoun-Qaân.⁸¹⁾

7) R Même légende arabe, terminée par le chiffre géorgien de David, suivi d'un autre monogramme géorgien; Mahmoud Ghazan-Qaân.⁸²⁾

Tels sont maintenant les résultats que fournit cette énumération : malgré l'absence du nom d'un roi géorgien quelconque sur les monnaies mentionnées ici, No. 1 — 5, on ne peut hésiter à les attribuer au règne de Dimitri II; les dates de l'hégyre sont là pour appuyer une telle conclusion. Le petit monogramme géorgien signalé plus haut, composé des deux lettres $\text{Ⴣ}\Phi$ მეფე «roi,» laisse espérer que sur quelque bel exemplaire on trouvera un jour un signe quelconque, indiquant le nom même du monarque. Le No. 6, décrit par M. Fraehn, seulement d'après Klaproth, qui n'en a pas donné la représentation, ne peut être déterminé qu'en considération de l'année de l'hégyre; mais on ne sait s'il appartient ou à Wakhtang II fils de Narin-David, nommé roi par Arghoun, ou à David VI, fils de Dimitri et son héritier légitime, qui ne se montra nullement porté à reconnaître l'intrus, placé par la force sur son trône. Sans la date, très contestable, vue par

⁸¹⁾ Ibid. p. 506, N^o 86; cf. Klaproth, *Reise nach Kauk.* t. II, p. 337; *Mines de l'orient*, t. II, p. 134; *Nouv. Journ. asiat.* t. VIII, p. 344 — 348.

⁸²⁾ *Разр.* III, p. 172. cf. *Mém. de l'Ac. des sc. ubi sup.* p. 310 N^o 103.

Klaproth, je pencherais d'autant plus pour le dernier, que la sigle par laquelle se termine la légende chrétienne de cette monnaie et le monogramme qui la suit paraissent entièrement conformes à celles de la monnaie de Ghazan, dont il me reste à parler. Sur le dessin qu'en a donné le Prince B., on voit le cercle contenant la croix, surmonté d'une ligne horizontale, qui en fait un D , et le monogramme D P , qui suit, achevant de former la signature «David, roi.» Malheureusement il n'y a pas de date, mais le nom de Ghazan-Qaân, monté sur le trône en 1295, indique au moins une limite au-delà de laquelle on ne peut remonter. A cet égard les Annales géorgiennes donnent les renseignements suivants: Dimitri II ayant été mis à mort au mois de mars 1289, Arghoun nomma roi de la Géorgie centrale Wakhtang II, fils de Narin-David, ainsi que je l'ai dit. Pour David, fils de Dimitri, durant les trois années que régna son compétiteur, il se tint dans les montagnes du Mthiouleth, d'où il descendit, après sa mort, arrivée en 1292, et aida Kaïkathou-Qaân à triompher de ses ennemis. Bientôt Ghazan s'empara du souverain pouvoir, et David reconnut son autorité. Ce prince est censé avoir régné 18 ans, mais en réalité il n'avait que le nom de roi, puisque de son temps Wakhtang III, Giorgi V et VI furent successivement placés sur le trône par les Mongols.



La numismatique géorgienne n'est point épuisée: avec des investigateurs aussi zélés que l'auteur des *Гимназическіе факты*, on ne peut qu'espérer, dans un avenir prochain, une ample récolte de matériaux neufs et intéressants, dont sans doute le public sera appelé à partager la jouissance.

Prince B, on voit le cercle contenant d'une ligne horizontale, qui en fait un D, et le motogramme A P, qui s'est échappé de former la signature «David, roi». Malheureusement il n'y a pas de date, mais le nom de Chaxan-Gaan, écrite sur le trône en 1297, indique au moins une limite au-delà de laquelle on ne peut remonter. A cet égard les Annales géorgiennes donnent les renseignements suivants: Dimitri II ayant été mis à mort au mois de mars 1282, Artaban nonnaux roi de la Géorgie centrale Wakhang II, fils de David, ainsi que je l'ai dit. Pour David, fils de David, dont les règnes durèrent que régna son compétiteur, et se tint dans les montagnes du Minio-jeth, d'où il descendit après sa mort, arrivée en 1292, etaida Kakhob-Gaan à triompher de ses ennemis. Hien-tse Chaxan s'empara du souverain pouvoir, et David reconnut son autorité. Ce prince est censé avoir régné 18 ans, mais en réalité il n'avait que le nom de roi, puisque de son temps Wakhang III (Géorgi V et VI) furent successivement placés sur le trône par les Mongols.



